



François Damiens, acteur belge et Don Quichote des temps modernes *Page E 5*



L'histoire de **Pierre Torres**, otage en Syrie aux mains du groupe EI *Page E 6*

Culture & Livres

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 AOÛT 2016



MÉTROPOLE FILMS

Inspiré d'un épisode peu connu de l'histoire polonaise, *Les innocentes* est un film qui explore l'abîme sans renoncer à la lumière.

CINÉMA

La beauté réparatrice d'Anne Fontaine

Les innocentes revient sur une page méconnue de la Deuxième Guerre mondiale

Inspiré par les souvenirs d'une médecin de guerre, le nouveau film de la cinéaste française Anne Fontaine constitue un rappel bouleversant qu'en Europe, le cauchemar n'a pas pris fin en 1945.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Les films campés durant la Deuxième Guerre mondiale, qu'ils relatent l'horreur des camps, qu'ils documentent une évasion ou qu'ils célèbrent le courage de héros, sont légion. À tel point que, sans en minimiser l'importance, on est parfois tenté de croire qu'on a peut-être fait le tour du sujet. Puis, surgit de nulle part une œuvre comme *Le fils de Saul*, sur le quotidien des Sonderkommandos, ces Juifs forcés d'assister les nazis, et l'on se dit que, non, tout n'a pas été dit. *Les innocentes*, le plus récent long métrage d'Anne Fontaine, à l'affiche le 19 août, force également un tel constat. On parle avec la réalisatrice de ce film puissant.

«L'intrigue est basée sur les expériences d'une jeune médecin française de la Croix-Rouge, Madeleine Pauliac, qui a tenu un journal de bord

que son neveu, Philippe Maynial, a plus tard trouvé. Il a intéressé des producteurs qui m'ont ensuite contactée. J'ai été sidérée par ce que j'ai appris», confie Anne Fontaine.

Les anges souillés

On est ainsi transporté dans la forêt polonaise, à l'hiver 1945. Mathilde Beaulieu, personnage basé sur Madeleine Pauliac, participe à une mission visant à trouver, soigner, puis rapatrier les soldats français laissés derrière après les combats. L'Allemagne a capitulé le printemps précédent, mais, comme cette athée communiste aura l'occasion de s'en rendre compte, pour plusieurs, l'horreur se poursuit.

C'est ainsi qu'une nuit, une religieuse vient la trouver : au couvent des bénédictines, une nonne est sur le point d'accoucher.

D'autres attendent dans l'angoisse ou le déni un sort similaire, car avant d'évacuer, un ba-

tailion russe a transformé les saintes femmes en esclaves sexuelles.

«Après m'être assurée de la véracité de l'histoire, j'ai compris qu'il y avait là matière à une réflexion intense sur la foi, sur le rapport complexe entre la foi, la violence et la maternité», explique Anne Fontaine. Avec son scénariste Pascal Bonitzer [son collaborateur sur *Gemma Boverly*], on est partis des faits, mais aussi de ce qu'on a imaginé dans la dramaturgie, en fonction par exemple de l'évolution de chaque personnage, de Mathilde, des sœurs...»



Anne Fontaine

À travers leurs yeux

Soucieuse de mieux comprendre le quotidien des religieuses, Anne Fontaine a effectué deux retraites dans des couvents de bénédictines. Était-ce un réflexe de l'ancienne actrice en elle qui éprouvait le besoin de s'imprégner des lieux, de leur atmosphère forgée de silence et de piété?

«Je n'y avais pas pensé en ces termes, avouet-elle en riant. Je pense, cela dit, que ça a davantage à voir avec ma nature. J'aime comprendre

les choses et les gens, voir la vie à travers leurs yeux, ne serait-ce qu'un instant. La question de l'authenticité était en outre fondamentale pour moi, même en sachant que j'intégrais des éléments de fiction par souci de cohésion narrative. Ça reste un choix de vie radical. Il y a le rapport à la communauté, le rapport à soi, le rapport au silence, à la contemplation...»

Martyre perpétué

On l'a évoqué d'emblée, le récit au cœur du film ouvre sur un abîme de souffrance jusque-là inexploré.

«C'est resté caché. Longtemps. C'est assez incroyable mais, même en Pologne, quand je suis arrivée avec le sujet, personne là-bas n'était au courant. J'ai vraiment dû procéder à des recherches très précises, et très poussées, afin d'être en mesure de bien jauger la réalité factuelle. Je me suis rendu compte que de tels événements étaient en fait survenus dans plusieurs couvents. Mais c'a été tu, puis oublié. A

VOIR PAGE E 2 : FONTAINE

Où sont passées nos idoles littéraires ?

Ils ont connu du succès avec leurs premiers romans, puis se sont évanouis dans la nature. *Le Devoir* profite de l'été pour prendre des nouvelles de quelques écrivains disparus des écrans radars.

DOMINIC TARDIF

«L'autre jour, j'étais au guichet d'un cinéma et la fille me reconnaît!» raconte Guillaume Vigneault. «Tes livres, ce sont mes romans préférés», qu'elle me dit! J'étais évidemment très étonné. Ça m'arrive encore de temps en temps, mais disons que ça diminue.»

Avec les succès de librairie *Carnets de naufrage* et *Chercher le vent* (Boréal, 2000 et 2001), deux invitations à aller voir ailleurs si le soleil resplendit davantage, le beau garçon au regard triste devenait un des visages les plus admirés d'une littérature québécoise où les figures à la fois respectées de l'intelligentsia et du grand public ne foisonnent pas. Puis, plus rien. Silence radio.

Bien que l'on ait vu son nom apparaître aux génériques de *Tout est parfait* (2008) et de *Chasse-galerie: la légende* (2016)

en tant que scénariste, l'éclipse romanesque de Guillaume Vigneault laisse pantois ceux qui conçoivent difficilement qu'on puisse tourner le dos à ce qui nous procure gloire, apparitions télé et files interminables dans les salons du livre.

«Disons que le cinéma m'appelle plus souvent que mon éditeur», lance, mi-blaqueur, le principal intéressé, avant de nuancer. «Ça ne fonctionnerait pas avec moi, la pression. C'est vraiment ma faute si je n'ai pas encore fait de nouveau roman, surtout que mon éditeur m'avait averti en 2002: "Attention, tu vas te prendre le doigt dans l'engrenage"», se souvient celui qui a d'abord investi l'atelier du scénariste en travaillant à l'adaptation cinématographique de *Chercher le vent* (toujours inédite).

Tout en évoquant au passage la plus grande prévisibilité de revenu que permet l'écriture



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Guillaume Vigneault

scénaristique et son indifférence face à la petite célébrité du romancier à succès («Je n'en suis pas junkie»), l'auteur, qui travaille présentement à

l'écriture d'une série télé, explique sa longue absence des espaces réservés aux nouveautés dans les librairies en confessant une relation plus intime



MARIE-ÈVE LACASSE

Marie-Ève Lacasse alias Clara Ness

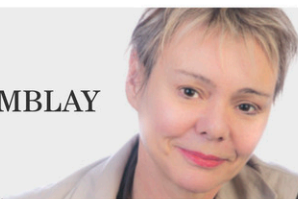
avec l'écriture romanesque. «J'avais du mal il y a quinze ans quand on m'appelait écrivain», note-t-il. Je trouvais ça abusif. Je répondais systématiquement que je n'avais aucune intention de devenir un professionnel de ça. Je ne veux pas

VOIR PAGE E 6 : IDOLES

CULTURE

Cet obscur objet du désir...

ODILE TREMBLAY



Cette semaine, j'ai rattrapé quelques films du cycle érotique présenté à la Cinémathèque québécoise au fil de l'été. Démarré en juillet, il insuffle d'autres vents de chaleur à la canicule d'août.

Dans la salle, on voyait surtout des hommes. Rien de nouveau sous le soleil. Ces séances se jouent de tout temps au masculin pluriel, les rares femmes s'y pointant, en règle générale, en couple. Les vieux et les jeunes rivaient de mêmes yeux sur l'écran, chose certaine. Un gros vendeur, le sexe, tous âges confondus.

Au rez-de-chaussée, une exposition d'affiches coquines attirait badauds et touristes, comme la projection en boucle de l'expérimental *Corps exquis* de l'Autrichien Peter Tscherkassky, voyage en érotisme des années 1960 à nos jours.

Aujourd'hui, les spectateurs pensent avoir tout vu, mais l'émotion du voyeur devant l'écran demeure inchangé, adapté tout au plus aux fantasmes de l'heure. Et encore...

Catherine Deneuve, en bourgeoise à la double vie du *Belle de jour* de Buñuel, distille le même poids de mystères lascifs qu'en 1962. Les cinéastes japonais n'ont rien perdu de leur raffinement pervers et David Hamilton, à travers *Billis* et *Tendres cousines*, caresse encore l'écran avec ses nymphettes aux caresses saphiques.

Le saut des barrières

Grâce à ce cycle aux accents grivois, Marcel Jean, directeur de la Cinémathèque, accueillait la semaine dernière une douzaine de nouveaux membres annuels: «*Des moins de 50 ans, à coup sûr.*» Leurs doubles patronymes le révélaient. Ce temple du boulevard de Maisonneuve prend son assistance cet été par les sens, accrochant au passage une partie du jeune public de Fantasia, si friand de films de niche.

Certaines soirées sont plus torrides que d'autres dans cette salle longtemps baptisée Claude-

Jutra. Il y a des films *hard* et violents, à l'instar du saisissant *Empire des sens* du Japonais Nagisa Oshima, dont la spirale érotique mène à la mort. D'autres se font plus suggestifs qu'explicités, avec éclats du blasphème dont les années 1970 étaient friandes. Ainsi dans *Mais ne nous délivrez pas du mal* du Français Joël Séria, porté par son duo de jeunes filles éprises de loisirs sataniques. L'inceste entre frère et sœur, thème de *My Sister My Love* du Suédois Vilgot Sjöman (1966), paraît plus charmant qu'audacieux. Le temps émousse les dents du scandale.

Les barrières enjambées hier mènent à d'autres barrières à franchir demain. *La vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche ou *L'inconnu du lac* d'Alain Giraudie ont ouvert de nouvelles brèches de représentation sexuelle. D'autres suivront.

Le spectre du cycle est large, de *Deux femmes en or* de Claude Fournier à *La tour de Nesle* d'Abel Gance, en passant par *Exotica* d'Atom Egoyan. Entre l'érotisme flottant et la porno crue du film allemand *Taxi Zum Klo*.

Sur des vagues

Au menu du vendredi 19 août: une série de courts métrages français muets du début du XX^e siècle. La semaine suivante, lui succédera un florilège de courts autrichiens du temps, apparemment plus *soft* que leur pendant français. «*Nés des commandes de collectionneurs privés, ces films sont aujourd'hui de vraies raretés*», précise Marcel Jean. Dans leurs chics bouidours lambrissés, ces fins amateurs s'offraient des parties fines sur vues animées, avant la démocratisation du genre.

Chose certaine, l'érotisme s'est collé à l'écran dès l'invention du septième art. Et l'évolution du créneau fascine; avançant sur un plan, reculant ailleurs. Des scènes confinées hier au XXX des écrans spécialisés gagnent désormais les circuits commerciaux, tel *Love* en 3D de Gaspar Noé, dont les spectaculaires effets de jaillissement font oublier la minceur du scénario.

Le «montrable», ça va, ça vient. «*Tout ce qui a trait à la pédophilie est devenu délicat à présenter*», précise Marcel Jean. *Beau-père* de Bertrand Blier, dans lequel un homme cède aux avances de sa belle-fille prépubère, faisait déjà hurler à sa sortie en 1981... La Cinémathèque, qui l'avait



CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Silver Shoes de Jennifer Lyon Bell participe à un courant d'érotisme féministe éloigné du regard macho dominateur.

projeté en rétrospective des œuvres du cinéaste français, préféra sous cette bannière érotique passer à côté. Absent du lot, aussi, *Pretty Baby* de Louis Malle (1978), avec sa fillette de 12 ans mise aux enchères dans une maison close.

Pas là davantage le quasi insoutenable *Salo ou les 120 jours de Sodome* de Pasolini revisitant Sade, sur fond de fascisme. Le directeur de la Cinémathèque affirme le considérer avant tout comme un film politique. Par ailleurs, si les cinéastes des années 1970 adoraient se repaître des fantasmes sexuels de nazis, le thème fait moins sourire. Autres temps...

Les scènes de viol de femmes sans condamnation implicite choquent les mentalités en éveil. Des femmes, Catherine Breillat en chef de file, redessinent à leur manière la carte érotique. Ainsi, dans *Téléphone rose* de Farzin Farzaneh est capté le *one woman show* d'une ancienne prêtresse de la téléphonie licencieuse, éclairant ce métier sous un nouveau jour. *Silver Shoes* de Jennifer Lyon Bell participe à un courant d'érotisme féministe éloigné du regard macho dominateur. Les films de fesses sont aussi des révélateurs de sociétés.

Quand la littérature s'en mêle

Feuilleter le calendrier de ce cycle érotique, c'est mesurer par ailleurs à quel point la littérature sert le cinéma au rayon du fantasme, images mobiles sur écrits célèbres de Sade, d'Apollinaire et de Pauline Réage. C'est à une novella d'Henry Miller que s'est abreuvé le *Quiet Days in Clichy* de Jorgen Thorsen, à un roman de Jean Genet que s'attela *Querelle* de Fassbinder. *Lolita* repose sur la prose de Nabokov. *Belle de jour* est d'abord un roman de Joseph Kessel et *L'insoutenable légèreté de l'être*, le chef-d'œuvre de Kundera.

Des *Belles endormies* de Kawabata fut tiré *Sleeping Beauty* de Julia Leigh, alors qu'*Eyes Wide Shut* de Kubrick prend appui sur une novella d'Arthur Schnitzler.

D'où l'envie de saluer au passage les géants littéraires qui inspirèrent à tant de cinéastes de si ardent passions. Puissent les arts demeurer longtemps des vases communicants! Ils gagnent au partage. Nous aussi.

otremblay@ledevoir.com



MÉTROPOLE FILMS

La cinéaste Anne Fontaine sur le plateau de tournage de son long métrage *Les innocentes*

FONTAINE

SUITE DE LA PAGE E 1

terme, ces femmes ont inventé une solution qui était inimaginable au départ.»

On pourrait à cet égard imaginer que les autorités religieuses n'étaient pas très chaudes à l'idée de voir étaler sur grand écran les conséquences du martyre de ces religieuses. Or tel ne fut pas le cas, révèle Anne Fontaine.

«*Lorsque j'ai présenté le film au Vatican, et j'avoue que ça m'a étonnée, un évêque proche du pape François a pris le micro pour dire qu'il s'agissait selon lui d'un film thérapeutique pour l'Église. D'une part, parce qu'on y mettait en lumière une réalité évincée par l'histoire, et d'autre part, parce que des situations comme celle-là continuaient de se produire de nos jours dans les pays en guerre. C'a été une projection assez*

hallucinante, devant une salle de 300 religieux.»

L'espoir, quand même

Les innocentes est le film le plus ambitieux et le plus abouti de l'auteure, quoique sa filmographie compte déjà son lot d'œuvres fortes.

Pour mémoire, Anne Fontaine passa à la réalisation en 1992 après une décennie de petits rôles. Son premier film, *Les histoires d'amour finissent mal... en général*, lui valut le prix Jean-Vigo et son second, *Augustin*, une sélection cannoise. Ce fut toutefois son troisième, *Nettoyage à sec*, qui l'imposa.

Suspense insidieux montrant comment un couple pépère impose sous l'influence d'un jeune homme charismatique, ce film jeta les bases de

son cinéma où une situation en apparence limpide ne cesse de s'opacifier, révélant des motivations psychologiques troubles — voir *Comment j'ai tué mon père*, *Nathalie...*, *Entre ses mains*, *La fille de Monaco*, etc.

Les innocentes marque un tournant, en cela que la dynamique est inversée. Une idée qui plaît à la cinéaste.

«*C'est vrai: j'ai tendance à obscurcir des situations en apparence légères, alors qu'ici, je vais graduellement vers la lumière pour sortir des ténèbres. D'ailleurs, ma directrice photo, Caroline Champetier, et moi avons beaucoup travaillé la lumière. Je voulais que sa beauté soit réparatrice.*»

Beauté réparatrice: voilà qui résume bien *Les innocentes*.

Le Devoir

Hydro Québec présente

18 JUIN AU 21 AOÛT 2016

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

respirez le grand art

SALLE S.F.B. 20 ANS FRANÇOYS-BERNIER

THE SWINGLE SINGERS | MARIE-NICOLE LEMIEUX | LES BRUNCHES-MUSIQUE | JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

CONCERTS DU FESTIVAL

SAMEDI 20 AOÛT 20 H
THE SWINGLE SINGERS
Avec leur plus récent programme *Deep End*, The Swingle Singers repoussent une fois de plus les limites de la musique vocale!

Bell

DIMANCHE 21 AOÛT 15 H
LES VIOLONNS DU ROY
Bernard Labadie, chef
Marie-Nicole Lemieux, contralto
CONFÉRENCE - 14 H
LES 20 ANS DE LA SALLE FRANÇOYS-BERNIER

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

Entre mer et montagnes, découvrez plus de 25 œuvres installées sur la propriété!

UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE INCOMPARABLE!

LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été!
Du 12 juin au 4 septembre

21 août
- LES VENTS ORFÈVRES
28 août
- CHANSONS POUR ACCORDÉON
4 septembre
- TRIO À TOUT CORDES!

10 h 30 à 12 h : 1^{er} service
12 h 30 à 14 h : 2^e service

14-27 AOÛT

MISQA 2016

DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE
ANDRÉ J. ROY

6 CONCERTS EXCEPTIONNELS
SALLE POLLACK • 19 H

QUATUORS À CORDES

14-08 BORODIN RUSSIE CONCERT D'OUVERTURE

18-08 ROLSTON CANADA / GOLDMUND ALLEMAGNE

19-08 MECCORE POLOGNE / ARGUS ÉTATS-UNIS

25-08 GOLDMUND ALLEMAGNE / ROLSTON CANADA

26-08 ARGUS ÉTATS-UNIS / MECCORE POLOGNE

27-08 CALIDORE ÉTATS-UNIS / CANADA CONCERT DE CLÔTURE
INVITÉS: STEFAN FEHLANDT & VLADIMIR BALSHIN

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES
MISQA.COM • 514.550.8057

Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE un monde différent

Pour nous appuyer :
www.alternatives.ca • 514.982.6606

domaineforget.com

418 452-3535 | 1 888 DFORGET (336-7438)



Caisse de dépôt et placement du Québec

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Québec

CULTURE › MUSIQUE

Randy Weston, le griot du jazz

SERGE TRUFFAUT

Enfin! Randy Weston vient d'être reconnu pour ce qu'il est depuis des décennies: un monument. Les critiques de jazz répartis aux quatre coins de la planète et que le mensuel *Down Beat* invite annuellement à concocter un inventaire à la Prévert ont élu Weston au Hall of Fame. On le répète, mais autrement: il était temps.

Né le 6 avril 1926 sur les hauteurs de Brooklyn, le pianiste, compositeur, arrangeur et historien de l'Afrique est l'archéologue par excellence du jazz depuis le début des années 1950. De cette époque à aujourd'hui, il n'a jamais cessé de faire l'alchimie entre les tambours du Sénégal et du Cameroun, les cordes du Mali, les flûtes marocaines, les chanteurs du fleuve Congo, les traditions soufies, la science des Dogons et le jazz conçu par ses maîtres et amis qu'étaient Duke Ellington et Thelonious Monk.

Cela fait donc 60 ans que Weston, on le répète mais autrement, s'applique à nous rappeler que le jazz est la conséquence, parmi d'autres, d'une spoliation. En clair, qu'il est né en Afrique et non dans les fjords

norvégiens, sur les rives du Pô ou à Munich. Cette insistance géographique et cette évidence culturelle sont à l'origine d'une des grandes œuvres du jazz: *The Spirits of Our Ancestors*, publiée en 1992 par Antilles.

Pour dire les choses telles qu'elles sont, ce double album est un des dix plus grands enregistrements de l'histoire du jazz. Oui, oui, oui... *The Spirits of Our Ancestors* fait partie de la catégorie où sont rassemblés, entre autres, les *Kind of Blue* de Miles Davis, *A Love Supreme* de John Coltrane, *Mingus Ah Um*, *Monk's Dream* et *Urban Bushmen* de The Art Ensemble of Chicago. Il est à la fois un aboutissement esthétique et une dissertation sur une longue réflexion.

Aboutissement? Du milieu des années 1950 jusqu'à aujourd'hui, Weston a fait de longs séjours dans plusieurs pays africains afin d'étudier au plus près leurs us et coutumes musicaux. Cela souligné, on ne sera pas étonné d'apprendre que, pour faire cet album, Weston a fait appel à deux percussionnistes qui entourent le batteur Idris Muhammad. Ce souci pour la diversité des rythmes africains s'est accompagné d'une greffe instrumentale étonnante: il a de-

mandé à Pharoah Sanders et Yassir Chadly de jouer du genbri, du karkaba et du gaita.

A ces messieurs se sont joints de gros canons du jazz: Idrees Sulieman à la trompette, Benny Powell au trombone, Talib Kibwe, Billy Harper, Pharoah Sanders et Dewey Redman aux saxophones, Alex Blake et Jamil Nasser aux contrebasses et... Dizzy Gillespie, le maître renard de la trompette. À lire les noms des artistes invités, on aura compris que Weston et Melba Liston, sa complice pour ce qui a trait à la composition et aux arrangements, ont choisi les africanistes du jazz.

Ce qui a été accompli à la faveur de cette production, Weston n'a pas cessé de l'explorer, de le détailler depuis lors. Sur ses albums *Saga*, *Zep Tepi*, *The Storyteller*, *Khepera*, *Volcano Blues* et *The Roots of The Blues*, Weston continue à nous régaler avec ses récoltes africaines. À cet égard, on doit préciser que sa relation à l'Afrique est loin d'être cantonnée à la stricte sphère musicale. Weston n'a jamais été dans l'exercice de style.

Au contraire, il a toujours eu une inclination marquée, profonde, pour l'Histoire avec un



GEORGES GOBET AGENCE FRANCE-PRESSE
En 1992, Randy Weston a réalisé une des grandes œuvres du jazz, *The Spirits of Our Ancestors*.

grand H du continent africain. Pour les philosophes, les écrivains, les scientifiques de cet espace où est né, dit-on, le premier homme. En un mot comme en mille, Randy Weston était et reste un homme de la Renaissance. Il était temps de le saluer.

◆◆◆

La pianiste et chanteuse Norah Jones va publier un nouvel

album enregistré avec Wayne Shorter, Lonnie Smith et Brian Blade pour le compte de l'édition Bue Note. Sortie prévue: le 7 octobre prochain. Elle reprend notamment *Blowin' the Blues Away* d'Horace Silver et *Fleurlette africaine* de Duke Ellington.

◆◆◆

Les organisateurs de la 31^e

édition du Festi jazz international de Rimouski viennent d'annoncer le changement suivant: le trio du pianiste new-yorkais Kevin Hays va remplacer Neil Cowley, qui a été dans l'obligation d'annuler sa prestation prévue pour le 3 septembre.

Collaborateur
Le Devoir

CLASSIQUE

Une anthologie de violon chez Deutsche Grammophon

CHRISTOPHE HUSS

Universal publie sur étiquette DG un coffret cubique, *111 - The Violin*, consacré à des «enregistrements légendaires» de son catalogue. En vaut-il la peine?

Avant de se pencher sur le contenu du coffret, il convient d'en expliquer l'intitulé. Le chiffre 111 a été mis en exergue en 2009 à l'occasion du 111^e anniversaire de la Deutsche Grammophon. Deux coffrets de «grands enregistrements», avec respectivement 55 et 56 CD, ont été publiés en 2009 et 2010, avant les déclinaisons *Mozart 111* en 2012 et *111 - The Piano* en 2015. Un coffret violonistique est donc une suite logique.

La première constatation est que *111 - The Violin* ne contient que 42 CD, alors qu'un cube «standard» en renferme 50 et certains, même, 55. La chose n'est pas moins chère pour autant et le contenu n'aurait pu que se bonifier par l'ajout de huit disques.

Un abécédaire

111 - The Violin, un beau coffret avec les disques en pochettes originales, rend

hommage aux violonistes de l'histoire de DG, classés de A, comme Accardo, à Z, comme Zukerman. Pour monter à 42 CD, certains violonistes ont droit à plusieurs CD, sans que l'on comprenne vraiment la logique des choses: deux disques pour Giuliano Carmignola, Hilary Hahn, Gidon Kremer, Schlomo Mintz, Itzhak Perlman, Gil Shaham et Simon Standage, et même trois pour Anne-Sophie Mutter, alors que deux monuments de l'histoire du violon tels Nathan Milstein et Christian Ferras (ce dernier ayant été le seul — avant Mutter — à enregistrer avec Karajan) n'ont droit qu'à un disque. Certes, inclure le Si-belius de Ferras ou le Brahms de Milstein aurait doublonné, mais des doublons, il y en a déjà... On aurait donc pu passer à 50 CD en enrichissant l'offre.

Côté anachronismes, le CD 22 illustre par le titre *Mendelssohn: Violin Concerto* l'enregistrement Milstein-Abbado du concerto Tchaïkovski (certes, en LP les deux étaient couplés, mais pas ici). Par ailleurs, un «génie» du marketing chez DG

avait décidé un jour que Gil Shaham avait fait son temps et l'avait remplacé par Ilya Gringolts. Or aucun des cinq disques sans lendemain de Gringolts n'a été inclus — la carrière de Shaham va très bien, elle; merci! Autre oubli incroyable: Vadim Repin, engagé à grands frais il y a quelques années. DG n'a cependant pas oublié que David Garrett a débuté sur ce label alors qu'il avait 15 ans!

Un manque d'archives

Si les révélations sont très rares, c'est aussi et surtout parce que, comme l'illustre un récent coffret DG — *The Mono Era*, jusqu'à la fin des années 1950 DG était essentiellement un label local germanique. Or le violon en Allemagne dans les années 1930 et 1940, c'étaient Kulenkampff et Schneiderhan. Et ils n'ont pas joué juste très longtemps...

De Schneiderhan, le coffret garde le meilleur enregistrement: le concerto de Beethoven avec Jochum. Kulenkampff (qui enregistrait surtout chez Telefunken) a laissé pour DG avant la guerre une *Sonate à*

Kreutzer avec Wilhelm Kempff que l'on trouve ici.

Grosso modo, les choix sont bien faits et les enregistrements retenus (*Caprices* de Paganini pour Accardo, concerto de Glass pour Kremer, Brahms et Beethoven pour Mutter...) le sont de manière avisée.

Pour le collectionneur, les raretés ne sont pas légion, mais il y en a. On notera l'excellente tenue du très oublié Schmuël Ashkenasi dans les *Concertos n° 1 et 2* de Paganini. Ces enregistrements de 1968 ont été éclipsés depuis 40 ans par ceux d'Accardo. On trouve aussi les deux disques Decca américains (1944-1946) de Jascha Heifetz, avec des pièces de virtuosité. Moins rare, le *Concerto* de Dvorák par Johanna Martzy et Ferenc Fricsay est habilement couplé aux concertos de Bruch et Glazounov par Erica Morini, héroïne, par ailleurs, d'une des grandes raretés du coffret: le couplage de la *Sonate K. 296* de Mozart et de la *3^e Sonate* de Beethoven avec Rudolf Firkušny, dont le compatriote tchèque Vasa Prihoda joue 25 minutes de Dvorák et de Smetana (immense rareté). Tibor Varga a enregistré en

1962 pour DG la *1^{re} Sonate pour violon et piano* et la *Sonate pour violon seul* de Bartók: on l'avait oublié. Enfin, les gravures d'œuvres de Kreisler réalisées par Ruggero Ricci en 1961 ont été couplées à des incunables: Kreisler jouant ses propres œuvres, entre 1910 et 1912.

C'est alléchant, certes, mais un peu court pour qui a déjà une discothèque bien fournie.

Le Devoir

111 - THE VIOLIN
«Legendary Recordings». Deutsche Grammophon 42CD 479 6220.

Des Noces d'excellent niveau

CHRISTOPHE HUSS

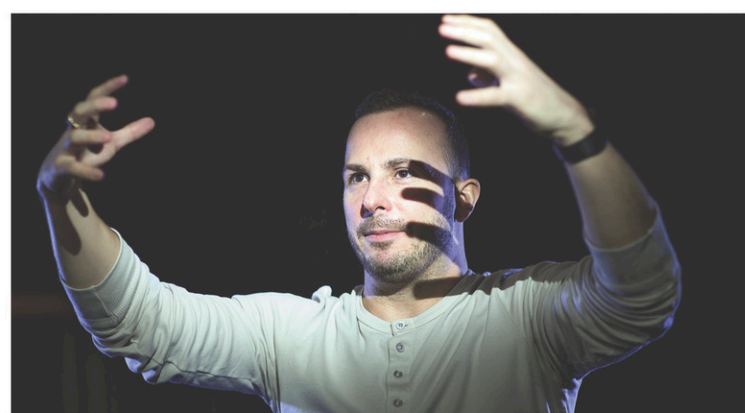
Yannick Nézet-Séguin et Deutsche Grammophon se sont entendus pour enregistrer sept grands opéras de Mozart. *Don Giovanni*, *Così fan tutte* et *L'enlèvement au sérail* sont déjà parus. Voici la quatrième intégrale: *Les noces de Figaro*. Le projet implique également depuis le début le ténor Rolando Villazón, être humain certes extrêmement attachant et médiatique, mais qui n'est pas un «premier choix mozartien» et dont la voix n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut.

Au disque, on n'entend que la voix, et le sympathique Villazón ne peut rattraper le coup par quelque abattage scénique ou quelque sourire charmeur. Ce point faible avait porté un grand préjudice à *Don Giovanni* et *Così fan tutte*.

Nouvelle donne

La parution d'un admirable *Enlèvement au sérail* en 2015 avait donné un nouvel élan à cette entreprise discographique. Je n'hésite pas à attribuer à l'arrivée dans l'équipe de Jory Vinikour, comme chef assistant et continuiste, une partie non négligeable de cette pétulance nouvelle.

Nézet-Séguin et Vinikour semblent s'entendre comme larrons en foire. Et comme les *Noces* reposent sur ce même noyau, avec des récitatifs judi-



Yannick Nézet-Séguin

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

cieusement menés au piano-forte qui font bien avancer l'histoire, les bases de ce nouvel enregistrement sont les meilleures possibles. Le tandem œuvre avec l'Orchestre de chambre d'Europe, dont on a déjà souligné l'extraordinaire réactivité, la tonicité et la complicité avec Yannick Nézet-Séguin, dont la direction ardente garde une respiration très naturelle avec de belles inventions. Écoutez la magie du tandem Nézet-Séguin et Vinikour dans l'accompagnement du fameux air *Voi che sapete*. Par ailleurs, çà et là, la gestion des ornements dans les airs est habile, sans le jusqu'au-boutisme d'un Charles Mackerras.

Vocalement, le principal atout de ces *Noces* est l'incar-

nation sublimement sensuelle de la comtesse par la soprano Sonia Yoncheva. Depuis Margaret Price, je n'ai pas entendu pareille prestation dans ce rôle. Juste derrière, le très troublant Cherubino d'Angela Brower. Toute la distribution féminine est vraiment excellente avec Christiane Karg en Susanna et le luxe d'une Anne Sofie von Otter en Marcellina.

Dans ces *Noces* pré-révolutionnaires — c'est le sens même de l'œuvre de Beaumarchais qui en fournit la trame — le serviteur Figaro (Luca Pisaroni) domine le comte Almaviva, un Thomas Hampson dont la voix commence parfois à s'érailler un peu et dont l'élocution tend à chuintier. Maurizio Muraro, Jean-Paul Fouché-

court, Philippe Sly ainsi que Regula Mühlemann (Barbarina) sont d'excellents seconds rôles.

Quant au cas Villazón, *Les noces de Figaro* sont un «bon deal» pour l'auditeur, puisque le ténor mexicain est cantonné à Don Basilio, rôle de comédie dans lequel il fait des tonnes de manière amusante. C'est là, hélas!, peut-être le dernier répit avant une troisième phase de la collection: qu'advient-il dans *La clémence de Titus*, *Idoménée* et *La flûte enchantée*? Quelqu'un saura-t-il dire «non» ou va-t-on vraiment devoir subir le Titus, l'Idoménée et le Tamino de Rolando Villazón? Si la chose va de l'avant, il faut plus que jamais espérer une résurrection vocale du ténor et l'action de quelques *coachs* stylistiques.

Parution recommandable, d'une édition par ailleurs très complète de la partition, même si la petite étincelle théâtrale qui rendait *L'enlèvement au sérail* si irrésistible manque. Pour la créer, il aurait fallu prendre le risque d'un vrai cinglant duel comte-Figaro, avec des jeunes voix plus polarisées.

Le Devoir

WOLFGANG AMADEUS MOZART: LE NOZZE DI FIGARO

Vokalensemble Rastatt. Orchestre de chambre d'Europe, Yannick Nézet Séguin. Enregistrement public Baden-Baden, juillet 2015 Deutsche Grammophon 3 CD 479 5945.

SALLE BOURGIE

La Fondation Arte Musica présente

16
17

MUSIQUE RUSSE

L'HISTOIRE DU SOLDAT

Dimanche 16 octobre - 14h

STRAVINSKI *L'histoire du soldat*

Texte de Charles-Ferdinand Ramuz

Ce chef-d'œuvre de Stravinski est inspiré d'un conte russe traditionnel.

SOFYA GULYAK, piano

Mercredi 19 octobre - 19h30

LIADOV *Trois morceaux*
TCHAIKOVSKI *Suite de Casse-Noisette*
CHOSTAKOVITCH *Prélude et fugue en ré bémol majeur*
PROKOFIEV *Sonate n° 6*Un programme russe ayant comme point culminant la première des *Sonates de guerre* de Prokofiev.

DANNY DRIVER, piano

Mercredi 16 novembre - 20h

J. S. BACH *Suite française n° 5*
BALAKIREV *Nocturne n° 2*
RACHMANINOV *Études-Tableaux*
PROKOFIEV *Sonate n° 7*

L'énergie du pianiste anglais Danny Driver est contagieuse.

BONS BAISERS DE RUSSIE

Jeudi 26 janvier - 19h30

Paul Merkelo, trompette Janelle Fung, piano

CHOSTAKOVITCH *Concerto n° 1*
pour piano et trompette
RACHMANINOV *Vocalise*
WEINBERG *Concerto pour trompette (extrait)*
BALAKIREV *Islamey, fantaisie orientale*

Une occasion rare d'entendre un duo de trompette et piano avec Paul Merkelo, trompette solo de l'OSM.

NAREH ARGHAMANYAN, piano

Mercredi 15 février - 19h30

SCRIBABINE *Sonate n° 3*
TCHAIKOVSKI *Doumka, scène rustique russe*
MEDTNER *Sonate Reminiscenza*
STRAVINSKI *Suite de L'Oiseau de feu*Récipiendaire du 1^{er} Prix au Concours musical international de Montréal en 2008, Nareh Arghamanyan est l'une des pianistes les plus talentueuses de sa génération.

Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

CULTURE DE VISU

Un parcours aux accents écologiques

L'exposition *Biotope* propose une vision intégrée de la culture et de l'architecture durable

BIOTOPE

Au Centre culturel de Notre-Dame-de-Grâce (6400, avenue Monkland); à la Maison de la culture de Côte-des-Neiges (5290, chemin de la Côte-des-Neiges); à la Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce (3755, rue Botrel) jusqu'au 18 septembre

MARIE-ÈVE CHARRON

En cours depuis le début de l'été, l'exposition *Biotope* se démarque par son judicieux souci d'intégration. Suivant le principe selon lequel la vitalité culturelle va de pair avec le développement durable, elle réunit des œuvres fortes abordant des questions environnementales et écologiques. Elle se déploie aussi en trois lieux, deux maisons de la culture et un centre culturel, tissant ainsi des collaborations entre des partenaires d'un même réseau.

De part en part, l'exposition se fonde sur la préoccupation du vivre en commun, concourant de ce fait à remplir la mission propre à ces lieux, pour qui la vie citoyenne passe par une démocratisation de l'accès à la culture. Le programme éducatif développé sur mesure, combinant visite guidée et opuscule instructif, confirme d'ailleurs que rien n'a été négligé sur ce plan.

Alors que les œuvres d'Ana Rewakowicz, d'Andréanne Godin, de Diane Landry, de Jannick Deslauriers et du duo Zoné vert — faites d'objets détournés, de matière vivante ou de matériaux non artistiques — s'inscrivent en porte-à-faux avec les domaines du design, du bâti et de l'aménagement, les espaces physiques qui les présentent sont eux-mêmes identifiés comme des exemples d'architecture durable et

Détail de l'œuvre *Le nième continent* de Diane Landry

MEGANE GUILLARD

de solutions incarnées pour défier la pollution. La visite, dont l'ordre des escales importe peu, éveille doublement.

Équilibres précaires

Le concept est poussé à l'extrême au centre culturel Notre-Dame-de-Grâce, où l'œuvre de Zoné vert semble disparaître dans le décor. Quoique s'élevant dans le hall d'entrée, la sculpture du duo, de bois brut et transformé, cède toute l'attention au lieu et à sa conception recherchée, signataire du consortium Big City, Fichten et associés et L'CEUF. Le nouveau bâtiment, qui abrite entre autres une bibliothèque et une salle de spectacle, entend bien redéfinir les normes en matière d'architecture publique en offrant une construction durable et plus

dynamique pour les usagers.

À l'inverse, à la Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce, les œuvres de Diane Landry et de Jannick Deslauriers, réparties sur deux étages, parviennent à faire oublier le caractère ingrat des espaces d'exposition dans cette bâtisse qui nous ramène à une époque qui ne savait rien des défis actuels posés à la planète. La délicate installation de soie et de fils de Deslauriers est à l'image du marais qu'elle représente, à savoir un fragile écosystème menacé par l'intensification du transport des marchandises. Parmi les nénuphars en floraison dérivent les tristes épaves de trois conteneurs. Landry, quant à elle, arrache de leur ordinaire des objets de consommation qu'elle assemble

des installations cinétiques et sonores. Jantes de vélo, bouteilles de plastique, règles et patères configurent des œuvres en mouvement et lumineuses capables d'évoquer les cycles de la vie et des objets.

Avec des allusions plus ou moins directes au paysage, les œuvres ont surtout en commun d'interroger la façon d'habiter les territoires et d'en exploiter les ressources. Aussi, avec *Montagne stérile* (2012-2013), Andréanne Godin, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges, aborde l'impact des activités minières sur le paysage de son Abitibi natal et leur rôle dans le développement économique de la région. Un imposant fatras rocheux, suggéré par une enveloppe de laine grise crochétée couvrant une masse irrégulière, rappelle les remblais ou les empilements de pneus en périphérie des mines, symbole ambigu du maillage entre les compagnies exploitantes et la population à proximité.

Les zones limitrophes sont loin d'être anodines, comme le prouve la terrasse extérieure jouxtant l'espace d'exposition, un toit vert dont l'existence est soulignée. La réduction de la pollution en espace urbain passe en effet par sa végétalisation, à commencer par les surfaces en pourtour des édifices, autrement perdus. Le sujet est d'emblée introduit, à l'intérieur, avec l'installation d'Ana Rewakowicz, dont les bulles en plastique suspendues abritent des végétaux gardés en vie grâce à un sophistiqué système contrôlé par ordinateur. Cette culture en serre, qui participe autant d'une vision optimiste que pessimiste, prévoit, par le truchement d'une paille, intégrer le souffle chargé de CO₂ des visiteurs. L'humain, si cela n'était pas encore assez clair, est bien l'imparable facteur dont l'équilibre du monde dépend.

Collaboratrice
Le Devoir

CINÉMA



FILMS SÉVILLE

La prestation de Meryl Streep est plus qu'honorable, même si elle se fait souvent voler la vedette par Hugh Grant.

Splendeurs et misères d'une Castafiore

FLORENCE FOSTER JENKINS

Drame de Stephen Frears.
Avec Meryl Streep, Hugh Grant, Simon Helberg, Rebecca Ferguson. Grande-Bretagne, 2016, 110 minutes.

ODILE TREMBLAY

Sur le même sujet que le *Marguerite* de Xavier Giannoli, mais en mieux collé à la réalité des personnages et des lieux de l'action (New York), le cinéaste britannique Stephen Frears (*My Beautiful Laundrette*, *The Queen*, *Philomena*) porte à l'écran le destin comico-tragique de l'extravagante mécène américaine de la musique Florence Foster Jenkins, dotée d'une voix de crécelle mais se croyant la reine des coloratures.

Elle se produisait en privé, grâce à l'appui de son second mari comme de son pianiste accompagnateur, et grâce au silence de ceux qu'elle soutenait financièrement, jusqu'à son spectacle à Carnegie Hall en 1944, désastre critique qui accélérera sa mort un mois plus tard.

De cette candide et colorée Castafiore (elle aurait, dit-on, inspiré ce célèbre personnage à Hergé), on suit ici les derniers mois de sa vie, affaiblie par une syphilis incurable. Stephen Frears nous avait quand même habitués à moins racoleur que ce film, divertissant et tonique, certes, mais à la mise en scène conventionnelle, en deux temps, avec saut du burlesque vers une œuvre au registre plus ouvert.

Stephen Frears nous avait quand même habitués à moins racoleur que ce film, divertissant et tonique, certes, mais à la mise en scène conventionnelle, en deux temps, avec saut du burlesque vers une œuvre au registre plus ouvert.

vedette par Hugh Grant dans la peau du mari manager, aimant mais volage, avec un mélange de flegme et de punch qu'on n'avait plus vu chez lui depuis *Quatre mariages et un enterrement*. Bien des acteurs secondaires se voient toutefois dessinés à gros traits. Peu de scènes, à part le concert à Carnegie Hall, frappent longtemps l'esprit.

Au milieu du décor kitschissime (chargé comme un gâteau de mariage) de l'appartement new-yorkais de Jenkins et à travers force prestations outrancières en première partie, dont celle de Simon Helberg en pianiste qui n'en finit plus de s'éberluer devant l'absence de talent de sa « patronne », des excès de cabotinage indisposent. Ça n'enlève pas sa drôlerie au film, ni ses charges émotionnelles postérieures, mais à l'intérieur d'une production trop formatée pour en imposer. Et Frears, qui maîtrisait bien les codes de la comédie dramatique légère dans *Tamara Drewe*, par exemple, sert cette fois une œuvre honorable mais assez facile, destinée plus qu'autre chose au marché américain.

Florence Foster Jenkins apparaît décidément inférieur au *Marguerite* de Giannoli (film vu à Paris, qui sera à l'affiche chez nous à l'automne), mieux unifié, plus profond et porté par l'éblouissante prestation de Catherine Frot, qui lui valut en 2015 un César d'interprétation.

Une rentrée qui a de la classe!

FABER-CASTELL
since 1761

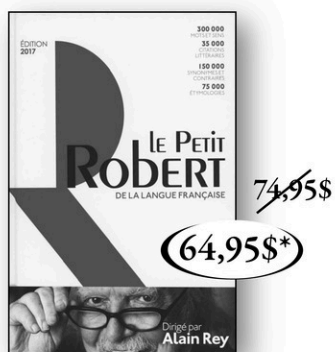
Pour une écriture qui a du style



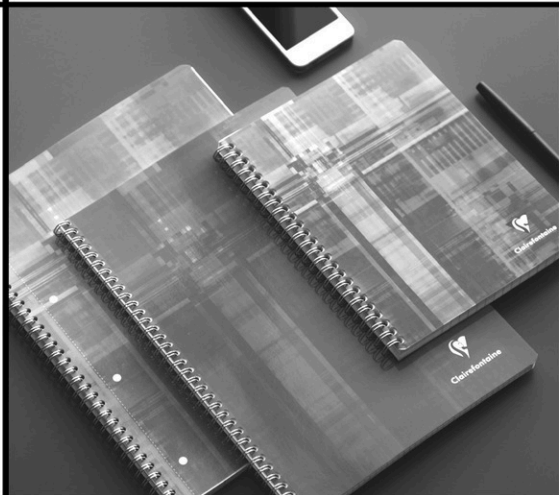
leROBERT

L'essentiel de la rentrée!

Clairefontaine

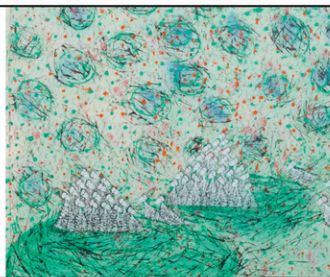


Procurez-vous votre nouvelle édition du Petit Robert.



GALERIE BERNARD

JOSEPH-RICHARD VEILLEUX
LES ALLANTS AILLEURS
Exposition du 18 août au 17 sept. 2016
Vernissage le 17 août de 17h à 20h
3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 - galeriebernard.ca



VENTE BÉNÉFICIE

COLLECTION ANNIE MOLIN VASSEUR

AOÛT UNIQUEMENT, ÉVENTUELLEMENT SEPTEMBRE

Mardi à samedi: 11h à 18h et sur rendez-vous 514 791 6704

RENCONTRES DISCUSSIONS les mercredis et jeudis 17 à 18 H.

VERNISSAGE SAMEDI 13 AOÛT, 17 à 19 HEURES

3903, St-Denis, Montréal (Maison rose) anniemolinvasseur@videotron.ca

24 août

De NICOLET au cœur des BOIS-FRANCS
Maison-atelier du peintre Rodolphe-Duguay
Musée Laurier - l'Hôtel des postes d'Arthabaska

1-4 septembre

LA CÔTE-DU-SUD le long du fleuve
De la Seigneurie au patrimoine religieux
Les cors de chasse: messe de Saint-Hubert
Le Musée de la Mémoire vivante...

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec



le Parchemin
DEPUIS 1966

Berri-UQAM, info@parchemin.ca

www.parchemin.ca

François Damiens en Don Quichote des temps modernes

L'acteur belge est en vedette dans le film *Les cowboys* de Thomas Bidegain

ODILE TREMBLAY

Avec sa tête de monsieur Tout-le-Monde au sourire mi-absurde, mi-désolé, le Belge François Damiens était un humoriste réputé dans son plat pays, dont la France a bientôt fait son miel au cinéma.

L'acteur de *La délicatesse*, de *Rien à déclarer* et de *Suzanne* allait y devenir une vedette populaire grâce à son rôle de père sourd dans la comédie à succès *La famille Bélier* d'Eric Lartigau en 2014. Puis, on le revit dans *Le tout Nouveau Testament* de son compatriote Jaco Van Dormael. Voici François Damiens lancé comme une balle.

Lui qui dit aimer les rôles intenses n'aura jamais été aussi bien servi qu'en père obsessionnel dans *Les cowboys* de Thomas Bidegain. «J'essaie de ne pas faire mes choix de film en fonction de *La famille Bélier*, dit-il. Quand on a connu le succès, il faut vite se faire peur.»

Dans nos salles vendredi, ce film remarquable, entre justesse et ambition, lancé à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, parle de l'éclatement d'une famille, d'acculturation, de perte des repères, de l'état du monde, mais aussi de radicalisation islamiste.

Il fut écrit il y a une dizaine d'années par Thomas Bidegain. Ce brillant scénariste (*Un prophète* de Jacques Audiard, *Saint Laurent* de Bertrand Bonello, etc.) fait avec *Les cowboys* des premiers pas très remarquables dans la réalisation.

L'histoire : au début des années 1990, lors d'une fête country dans le sud de la France, disparaît une jeune fille. Et le père, François Damiens, se lancera sur ses traces jusqu'au vertige (on pense au personnage de Daniel Auteuil dans *Au nom de ma fille* de Vincent Garenq) à travers la France, la Belgique et jusqu'en Inde, avec l'appui du fils, qui peu à peu s'émancipera de cette poursuite à vide.

Le film est une odyssée aveugle, une fuite en avant que Bidegain dit avoir conçue comme un film classique, sans second degré, avec des héros qui s'enfoncent dans le fracas du monde, à la Don Quichotte. Les Français se déguisent en Américains, sans savoir comment gérer ces codes



THOMAS SCHWARZ AGENCE FRANCE-PRESSE

François Damiens aime les rôles intenses, et il n'aura jamais été aussi bien servi qu'en père obsessionnel dans *Les cowboys* de Thomas Bidegain.

étrangers. Tout le monde est en porte-à-faux.

Quand le drame s'invite au cinéma

«Il prend racine avant l'an 2000 et Thomas l'a écrit après avoir fait beaucoup de recherches sur la radicalisation», précise François Damiens. Mais la vie et le cinéma s'offrent parfois de troublantes embrouilles.

«Tourné durant les attentats de Charlie Hebdo, *Les cowboys* a pris l'affiche en France dans la foulée des attentats du 13 novembre, précise l'acteur... Il avait été question de retarder son lancement, pour ne pas avoir à demander à

Daech [le groupe armé État islamique] la permission de sortir un film. On voyait quand même plus de policiers à l'extérieur du cinéma que de spectateurs à l'intérieur...»

L'acteur belge a trouvé éprouvante la sortie des *Cowboys*. «Le sujet cinématographique atterrissait au milieu d'une réalité incroyable. Ce n'est pas mon métier de traiter ce genre de sujet à chaud, mais on parlait tous vivre la résonance des attentats. Et que vaut mon avis sur la radicalisation? Mieux vaut laisser l'analyse aux spécialistes. À la télé, on parlait des gens qui parlaient faire le djihad, alors que le film s'intéressait

plutôt au reste de la famille demeuré sur place.» «Les cowboys a été rattrapé par l'actualité, renchérit le jeune Finnegan Oldfield, qui incarne le fils pris dans la folie du père. On s'en est bien sorti. Personne ne nous a lynchés. Les gens ont compris que ça parlait de la famille, du passage des générations.»

François Damiens et le cinéaste avaient beaucoup parlé en amont de leurs pères respectifs pour se mettre dans le bain. «Il voulait savoir comment j'étais dans la vie, évoque l'interprète. Thomas Bidegain est un homme particulièrement intelligent et intuitif qui apporte de nouvelles dimensions aux histoires racontées et ose toutes sortes de trucs. Ce gars-là avait travaillé comme scénariste avec les plus grands chefs du monde. C'est un cadeau pour nous qu'il soit passé à la réalisation.»

Il trouvait intéressant de jouer un conquérant plutôt qu'un papa gentillet, de se mettre en danger. «Cet homme refuse la fatalité. C'est un vrai cowboy, finalement. Mais je joue surtout un père qui ne l'a pas, l'affaire... Rien de plus facile avec les Français... Ce qui m'a vraiment foutu la trouille sur le tournage fut de chanter au spectacle western. Il existe vraiment de nombreuses communautés country en France. Ce sont des gens très attachants qui sont demeurés de grands enfants. Au début, le film ressemblait à un documentaire sur ce phénomène-là.»

Finnegan Oldfield incarnait pour sa part un personnage en deux temps, d'abord à peine sorti de l'enfance, puis traversant le passage vers l'âge adulte. «J'ai aimé jouer l'ado, alors que pour l'homme, c'était une autre paire de manches, déclare le jeune acteur. L'adolescence est un espace de confiance. Camper un homme exige de positionner son corps autrement. Et puis, je devais donner la réplique en Inde au grand acteur John C. Reilly, qui en imposait sur son cheval. Au début, j'avais peur d'être mangé tout cru, mais il était super sympa, tout excité de jouer son premier rôle de cowboy.»

Le Devoir

Pour cette entrevue, Odile Tremblay était l'hôte des rendez-vous d'Unifrance à Paris.

Mission impossible

ANTHROPOID (V.O.)

★★
Drame de guerre de Sean Ellis. Avec Cillian Murphy, Jamie Dornan, Charlotte Le Bon, Anna Geislerová, Toby Jones. Grande-Bretagne-France-République tchèque, 2016, 120 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Tchécoslovaquie, décembre 1941. Le pays a été abandonné aux mains des nazis et vit sous la férule sadique du SS Reinhard Heydrich, surnommé «le boucher de Prague». Parachutés à proximité de la ville, les soldats Josef Gabčík et Jan Kubis rendent d'exil avec pour mission d'assassiner Heydrich. Avec l'aide d'un mouvement de résistance mal en point, les deux hommes mettent en branle l'opération Anthropoïde.

Déjà portée à l'écran en 1975 dans le film *Sept hommes à l'aube*, l'histoire véridique de ce courageux groupe clandestin qui vint à bout — fameusement — de l'idéateur de la «solution finale» est de nouveau relatée au cinéma, cette fois dans une œuvre de facture plus léchée, limite ampoulée. Ce choix formel ne constitue toutefois pas un réel problème pour *Anthropoïde*, l'opposition à des fins dramatiques entre la beauté de l'image et l'horreur de ce qui s'y déroule étant tout à fait défendable (voir *La liste de Schindler*, *Le pianiste*, etc.). C'est du côté du scénario que ça coince.

Anthropoïde culmine ainsi, sans surprise, par l'attaque contre Heydrich. Or le film doit ensuite trouver le moyen de maintenir sa tension dramatique malgré une issue inéluctable.

En effet, qu'elle eût réussi ou qu'elle eût échoué, ladite

opération était une mission suicide. Ce que le spectateur comprend d'emblée, contrairement aux protagonistes, qui eux ne saisissent les implications de leur action qu'au tiers du récit.

À défaut de convaincre, cette prise de conscience tardive sert à confirmer la solidité de Gabčík et la fragilité de Kubis, un contraste psychologique dont le riche potentiel est malheureusement court-circuité par Jamie Dornan (série *The Fall*, 50 nuances de Grey), qui, dans le rôle de Kubis, en fait des tonnes.

À l'inverse, le toujours excellent Cillian Murphy (*Déjeuner sur Pluton*, *Le vent se lève*) se révèle parfaitement à l'aise dans la peau de Gabčík, dont il rend les doutes et tiraillements avec plus de justesse.

Passé le paroxysme, on assiste à pas moins de deux longs sièges entre les héros condamnés et les nazis. Et l'impact de s'en trouver amoindri et le scénario de trahir sa construction bancale.

Lequel scénario, comme pour conférer une dimension encore plus poignante à son dénouement, ajoute un enjeu romantique à sa trame alors que deux jeunes femmes courageuses entrent dans l'aventure. Charlotte Le Bon et Ana Geislerová parviennent à générer un enjeu sentimental crédible malgré des partitions un peu minces.

Au final, *Anthropoïde* n'arrive jamais à s'imposer comme la grande tragédie héroïque attendue. Comme le fait remarquer un des personnages, une fois le fait accompli, *Gabčík et Kubis n'ont nulle part où aller.*

Il en va malheureusement de même pour le film.

Le Devoir

Les déesses du carnage

La cinéaste Meera Menon offre une image cynique des femmes de pouvoir

EQUITY (V.O.)

★★ 1/2
Drame de Meera Menon. Avec Anna Gunn, Sarah Megan Thomas, Alysia Reiner, James Purefoy. États-Unis, 2016, 100 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

La scène se déroule lors d'une soirée informelle où cinq femmes identifiées comme des modèles de réussite prennent la parole devant des concurrents plus jeunes. «Comment j'en suis arrivée là? J'aime le pouvoir. Quoique, si je suis parfaitement honnête, j'aime l'argent. C'est formidable d'être parvenues à ce stade où on peut parler d'ambition sans que ce soit mal vu. Mais il ne faudrait pas que le mot "argent" devienne tabou», exhorte Naomi, une banquière en investissement sur le point de conclure une grosse transaction. Tout l'argument d'*Equity* est contenu dans cette assertion.

En anglais, le terme «equity» a deux significations: il renvoie à l'équité, comme dans égalité, mais aussi à la valeur d'une propriété financière. De manière habile, le film s'intéresse au sens premier du mot en prenant le second pour toile de fond. Y évoluent Naomi, son adjointe Erin et Samantha, qui elle travaille au bureau du procureur dans le département des fraudes financières. Samantha est une ancienne acointance de Naomi et elle enquête sur le petit ami de celle-ci, Michael, qui s'est peut-être rendu coupable de délit d'initié.

Écrit par la dramaturge new-yorkaise Amy Fox et mis en

scène par Meera Menon, dont c'est le deuxième long métrage, *Equity* s'avère un film à thèse aussi fascinant qu'enrageant. Fascinant de par la nature de son propos, enrageant parce que refusant de pousser son raisonnement.

Facture banale

Sous des allures de thriller financier, *Equity* est davantage un drame psychologique ponctué de moments de tension. Condensée, l'intrigue donne parfois l'impression d'avoir été conçue comme le pilote d'une série et, de fait, la facture épouse les codes télévisuels (ceux des chaînes généralistes américaines). Le corollaire positif de cela se traduit par des personnages riches, complexes, et interprétés comme tels par de très bonnes actrices (associées,

justement, à la télévision).

Anna Gunn (*Breaking Bad*) est formidable dans le rôle central de Naomi, une femme déterminée mais dotée d'un solide baromètre éthique (qui la perdra, ironiquement). Alysia Reiner (*Orange is the New Black*), qui incarne Samantha, apparaît à la fois idéaliste et opiniâtre. Sarah Megan Thomas, qui campe Erin, la subalterne de Naomi, est très bien également, mais son personnage d'usurpatrice n'est qu'une pâle copie de l'icône Eve dans le film du même nom (Joseph L. Mankiewicz, 1950).

Tout du long, le film maintient, et assume, une ambivalence intéressante. D'une part, on laisse entendre que, sans solidarité, les femmes sont condamnées à s'entre-dévorer au bénéfice des hommes. D'autre part, on fait simultanément

valoir qu'en adoptant le même individualisme triomphant que ces derniers, les femmes s'approprient cette équité professionnelle dont on ne leur fera jamais cadeau.

À la fin, et sans évaluer quel grand retournement, un autre personnage reprend les paroles de Naomi, non plus de manière inspirante, mais juste cynique. Cette pirouette est facile, et d'autant plus insatisfaisante qu'elle ne sert pas tant la logique narrative qu'elle permet à l'auteure un effet dramaturgique.

Dès lors qu'il est question d'ambition, hommes et femmes s'équivalent dans leur absence de principes, semble conclure le film. Était-ce là le sens ultime à donner au titre? Cela paraît un peu court.

Le Devoir

cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc	cinéma thèque qc qc
DÈS LE 12 AOÛT 19h30					À L'AFFICHE 16h00					
<i>Téléphone rose (Phone Whore)</i> Un docu-fiction de Farzin Farzaneh, 73 min - VOSTF					<i>Parfaites</i> Un documentaire de Jérémie Battaglia, 76 min - VOF					
<i>Belladonna of Sadness</i> Un film de Eiichi Yamamoto, 93 min - VOSTF										
335, boul. de maisonneuve est @berri-uqam (514) 842-9768 cinemathèque.qc.ca					f cinemathèque.quebecoise cinemathèqueqc					

Kalo Pothi

UN VILLAGE AU NÉPAL

UN FILM DE MIN BAHADUR BHAM

30. Settimana Internazionale della Critica

SÉLECTIONNÉ À LA MOSTRA DE VENISE 2015

«CE FILM NÉPALAIS EST UNE SPLENDEUR.»

LES INROCKUPTIBLES

À L'AFFICHE !

Kfilms Amérique

Co-funded by the European Union

Creative Europe MEDIA

K-Films Amérique

Kalopothi

CINÉMA BEAUBIEN

CINÉMA LE CLAP

@KFilmsAmrique

@Kalopothi

LA VITRINE

Angela Davis

ESSAI

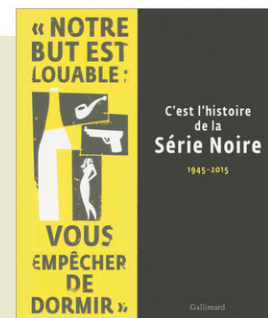
Une lutte sans trêve

UNE LUTTE SANS TRÊVE

Angela Davis
La fabrique
Paris, 2015, 187 pages

Relire Angela Davis, «*témoin et actrice de luttes de libération pendant plus d'un demi-siècle*» aux États-Unis comme ailleurs, membre des Black Panthers, professeure de philosophie et militante communiste, c'est à la fois replonger dans l'histoire de l'activisme et refaire surface avec un soupçon de cynisme en constatant que peu de choses ont changé. Dans *Une lutte sans trêve*, La fabrique nous convie avec brio — le rythme dans la traduction est excellent — à renouer avec la verve discursive d'une femme qui fut et qui est toujours de tous les combats, notamment contre l'apartheid en Israël-Palestine et le système industriel-carcéral, ou pour Black Live Matters, les places Tahrir et Taksim. Explicitant avec tact l'intersectionnalité reliant les luttes contre les dominations de genre, de classe et de «*race*», Davis propose dans un langage simple une perspective émancipatrice et critique du capitalisme qui unit un peu béatement les divergences. Si elle détourne parfois nos têtes des escarmouches universitaires et militantes, c'est pour mieux nous orienter vers son combat contre la société carcérale et la criminalisation de la misère. Il faut cependant, pour y arriver, niveler un peu le débat et mettre à jour une démarche classique écartelée entre la lutte et la réforme. Cela se manifeste notamment lorsqu'elle revient sur les années Obama. Comment accepter avec joie l'élection d'un président noir à la tête des États-Unis, pays où la population incarcérée atteint le chiffre de près de 2,5 millions de personnes? Son combat pour nous faire comprendre quoi abolir est limpide (abordant souvent Michel Foucault), mais la militante ne semble pas ou plus savoir comment s'y prendre. Heureusement, Angela Davis s'appuie tout au long de l'essai sur un bon nombre de personnes inspirantes, actives, autonomes, radicales et auto-organisées qui permettent de ne pas perdre espoir dans un monde où il y aura «*toujours un moment où la conjoncture est telle qu'elle ouvre de nouveaux possibles*».

Marie-Pier Frappier



ESSAI

C'EST L'HISTOIRE DE LA SÉRIE NOIRE

1945-2015
Texte collectif
Gallimard
Paris, 2016, 264 pages

L'été dernier, en une de ce cahier Livres, on pouvait lire un hommage aux 70 ans de la célèbre collection «*Série noire*» des éditions Gallimard. L'éditeur français a été tellement impressionné par notre contribution qu'il a sur-le-champ mis toute une équipe sur le sujet... Trêve de plaisanterie, ce gros livre farci de photos noir et blanc et de documents inédits fera les délices des amateurs de polars... et surtout des fidèles de la «*vieille dame*», comme on nomme parfois la Série noire. Le résultat est extrêmement impressionnant: un gros bouquin hors série format table à café racontant avec force détails l'histoire de la fameuse collection. Les plus curieux s'attarderont aux années qui ont précédé la naissance de la Série noire puisque, contrairement à ce que l'on a pu souvent lire, Gaston Gallimard souhaitait depuis longtemps publier une collection «*populaire*». Dès 1925, il édite ainsi *Les chefs-d'œuvre du roman-feuilleton* et en 1934 apparaît la collection «*Détective*». Deux ans plus tard, Dashiell Hammett est publié dans la collection «*Le Scarabée d'or*», qui disparaîtra en 1941, quelques années avant que Marcel Duhamel ne vienne proposer une collection de «*noirs*» à la *Nouvelle Revue française*. On a déjà raconté la suite, mais pas tout à fait dans le détail: 70 ans et 3000 titres plus tard, voici donc l'histoire fouillée, presque quotidienne, de ce monument de l'édition, de sa naissance jusqu'à aujourd'hui. Le projet s'appuie sur les archives de Gallimard et sur une iconographie à faire rêver: vieilles affiches de cinéma, photos promotionnelles — comme Eddie Constantine en Lemmy Caution, le héros de Peter Cheyney qu'il a incarné au cinéma —, contrats, notes de lecture signées Raymond Queneau, lettres de Giono, Kessel, Pennac — qui a publié les Malucènes dans la Série noire — et d'une quantité d'autres, mémos de Duhamel ou de Gaston et Claude Gallimard, etc. Une mine inépuisable de renseignements... et un sacré cadeau à se faire.

Michel Bélair

Printemps arabes: une histoire des possibles

Pierre Torres, ex-otage du groupe armé État islamique, revient sur son itinéraire

NADIA KOROMYSLOVA

Pierre Torres avait 29 ans lorsqu'il a été capturé en Syrie, en juin 2013, ce qui avait mis fin à la plongée de ce jeune Français au cœur des soulèvements arabes. Dans *Jeunes en révolution*, l'ex-otage interroge notre distance par rapport à ces soulèvements populaires.

Laurent Borredon, journaliste au *Monde*, pose en préface de l'essai une question cruciale: «*Était-il possible, pour notre génération, de s'engager dans les Printemps arabes?*» Pour la poignée de jeunes Français avec lesquels Pierre Torres part en Libye au printemps 2011, la réponse va de soi: «*Des peuples entiers qui se soulèvent à deux heures d'avion de Paris, il fallait en savoir plus.*» Un blogue leur permet de témoigner des bouleversements qu'ils observent. «*On y allait à tâtons, mais on a parfois mieux réussi que les journalistes professionnels*», se souvient-il en entrevue avec *Le Devoir* depuis la France.

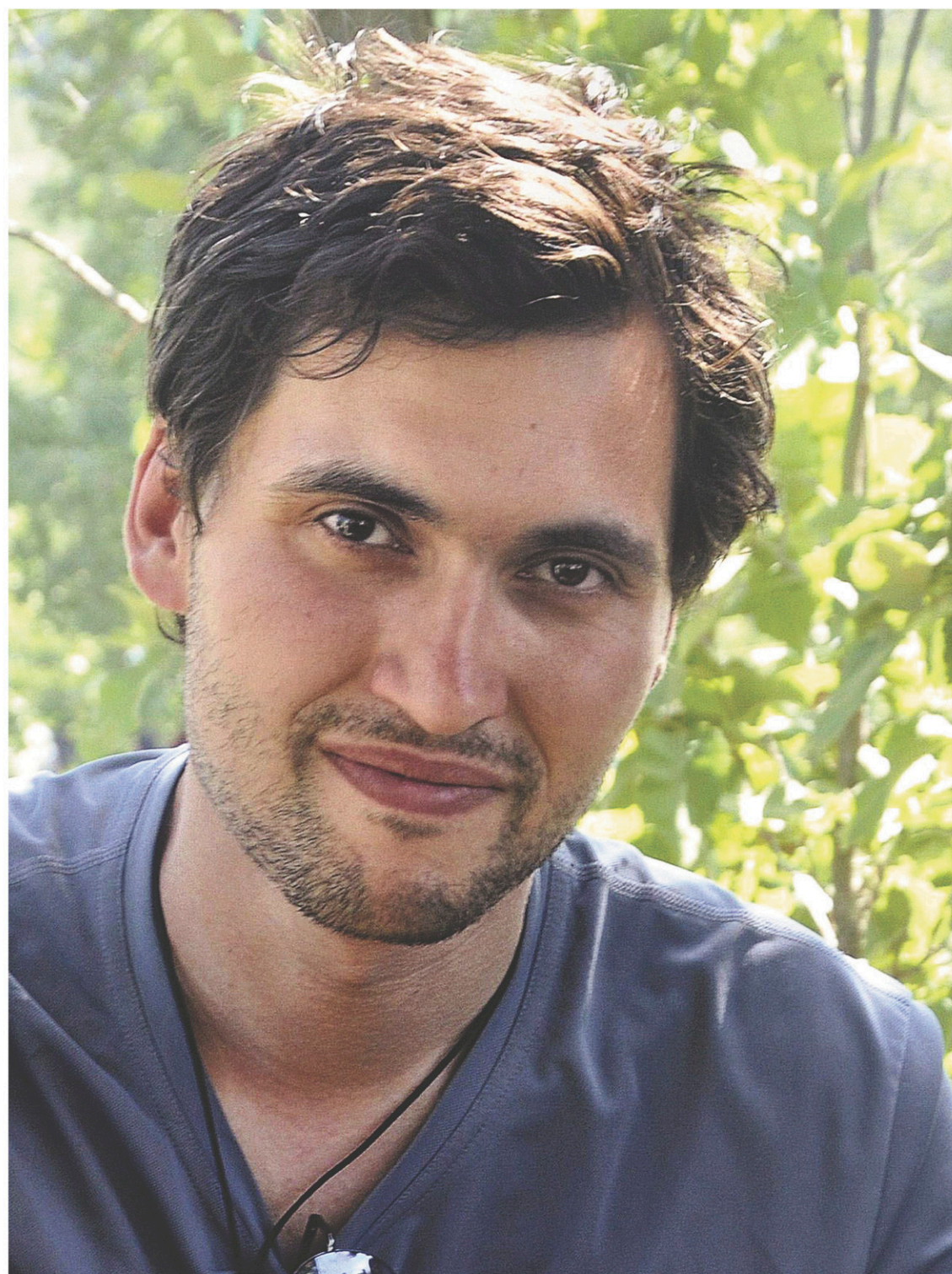
Quelques mois plus tard, Pierre Torres reprend son envol pour voir de plus près la révolution syrienne. Par son témoignage sur place, il espère contribuer à assister le peuple syrien dans sa lutte, obtenir des soutiens extérieurs. «*Je fais partie de la génération qui se souvient qu'en Bosnie la médiatisation du massacre de Srebrenica avait été décisive dans l'intervention de l'OTAN*», écrit-il.

Contrairement aux analyses qui posent a posteriori un regard amer sur ces révolutions, le récit de Torres reste profondément attaché à ces quelques mois de liberté où l'issue du combat entre rebelles et islamistes n'était pas jouée. Et c'est dans cette indétermination qui pouvaient émerger dans les régions libérées de la tyrannie de Bachar al-Assad autant de groupes de jeunes, de comités féministes, des blogueurs, des journaux. Jusqu'à ce que tout soit soudainement balayé. «*La montée en puissance du groupe État islamique signe la fin d'un possible.*»

L'enlèvement de Pierre Torres, le 22 juin 2013, à Raqqa, vient y mettre un point final. Il est emprisonné pendant 10 mois, avec trois autres journalistes français et d'autres otages occidentaux, dont l'Américain James Foley.

L'envie du martyr

Loin de l'apitoiement, le récit de son incarcération dans les geôles du groupe EI regorge de détails cocasses sur ces soldats du califat passant leur temps à visionner des vidéos glorifiant leurs massacres, sur leurs superstitions mêlant le prêche du Coran à des croyances archaïques. Nombre de leurs geôliers sont venus d'Europe. Parmi eux se trouve Mehdi Nemmouche, que les ex-otages identifieront comme étant l'assaillant du musée juif de Bruxelles en 2014. Un



FAMILLE TORRES ASSOCIATED PRESS

Le récit de Pierre Torres reste profondément attaché à ces quelques mois de liberté où l'issue du combat entre rebelles et islamistes n'était pas jouée.

«*sale type, narcissique et paumé, prêt à tout pour avoir son heure de gloire*», dira Torres au *Monde*. D'autres djihadistes présentent un autre profil. «*Ils sont jeunes, pas paumés, au contraire. Aucune nécessité ou difficulté matérielle derrière leur engagement.*» En surface, ils paraissent intégrés à la société occidentale. Comme Najim Laachraoui, «*un type très structuré, qui aurait pu être un directeur de ressources humaines*» et qui se révélera être l'un des kamikazes de l'aéroport de Bruxelles.

Comment expliquer cet attrait pour la mort, cette envie de devenir martyr? «*Le groupe EI est un État totalitaire, où tout un chacun a l'impression qu'il pourrait être tué*», nous explique Pierre Torres. La mort devient une solution logique, presque une délivrance. Les djihadistes aiment ainsi montrer aux otages des photos de leurs frères d'armes morts avec le sourire. «*Des sourires de Joconde, un peu forcés.*»

Rien dans le récit de l'ex-otage qui n'échappe à ce regard acerbe et ironique, du retour des quatre otages en France, qu'on retarde *in extremis* pour faire la une des journaux du matin, jusqu'à cet incident surréel, peu de temps après sa libération, où il découvre qu'il figure sur un fichier antiterroriste français en raison d'une enquête aberrante concernant son frère.

Jeunes en révolution est un passionnant récit de voyage où se confrontent deux formes d'engagement: celle de Torres — petit-fils de résistants espagnols —, héritier de la tradition révolutionnaire voulant se lier aux peuples en lutte, et celle d'une jeunesse déracinée venue rejoindre un empire destructeur, prête à tuer et à se tuer pour donner du sens à son existence.

À l'instar de son compagnon de détention, le journaliste Nicolas Hénin, auteur de *Jihad Academy: nos erreurs face à l'État islamique*, Torres

n'épargne pas les pouvoirs occidentaux, dont la démonisation de l'islamisme ne fait que lui offrir plus de recrues. «*Le moteur de leur adhésion au groupe EI ne réside pas dans la force d'attraction du califat, mais dans l'exclusion exercée par notre monde.*» Devant cette machine suicidaire, il aurait fallu «*encourager les espaces concurrentiels*» à l'islamisme: des espaces de liberté de pensée, de parole et d'action politique pour ces régions. Autrement dit, s'engager dans ces révolutions. Une histoire des possibles dont le récit de Torres vient désormais témoigner.

Collaboratrice
Le Devoir

JEUNESSES EN RÉVOLUTION

Pierre Torres
et Laurent Borredon
La découverte
Paris, 2015, 176 pages

En vente en version numérique chez Renaud-Bray et en papier à leslibraires.ca

IDOLES

SUIITE DE LA PAGE E 1

sortir un roman parce que j'ai besoin de manger. Le roman est commandé par quelque chose de plus profond que le scénario, dont je connais la forme. Le roman, c'est une forme à inventer chaque fois. Et puis, il y a tellement d'écrivains qui font leur livre chaque année et à qui on aurait le goût de dire: «*Pourquoi tu ne prends pas un peu le temps de vivre avant d'écrire?*»

Clara démasquée

«*Avec une délicatesse infinie, fruit rare d'un mélange d'intelligence et d'audace, Clara Ness, 22 ans, s'offre un premier roman à la vivacité folle et contagieuse*», écrit avec un fiévreux enthousiasme Christian Desmeules dans ces pages en avril 2005 au sujet d'*Ainsi font-elles toutes* (XYZ), premier roman très sollarisien d'une jeune femme au pseudonyme clair-obscur. Le milieu littéraire applaudira au même rythme que celui suggéré par la critique du *Devoir*.

C'est avec le ravissement lourdement douché par la déception que le même Christian Desmeules tente en 2006 de s'expliquer *Genèse de l'oubli*, deuxième roman de Clara Ness. «*Il n'y a plus de voix, plus d'audace, plus d'électricité dans cette narration télescopée à la troisième personne*», regrette-t-il. Il n'y aura bientôt carrément plus de Clara Ness. L'étudiante en littérature disparaît.

«*Je n'en ferai pas un fromage, mais je me*

Le roman de l'amour de Marie-Ève Lacasse

«*J'ai traversé une période très sombre, très difficile, après Genèse de l'oubli*», confie Marie-Ève Lacasse, au cours d'un générique entretien par conférence vidéo.

«*Mon éditeur m'avait dit — ça se voulait sans doute bienveillant: «Tu sais, Marie-Ève, ce n'est pas grave si c'est ton dernier livre. C'est terrible de te faire dire que la littérature n'était peut-être pas le destin qui t'était promis, alors que pour moi, c'était une manière de considérer l'essence même de la vie.»*

Elle se terre alors dans la rédaction d'un mémoire de maîtrise, puis essaime les papiers dans différents journaux comme pigiste, tout en alimentant en parallèle un blogue. La vie de biais, «*un lieu d'expérimentation utile, mais aussi pernicieuse, parce qu'il nous éloigne de l'ascèse nécessaire au roman.*»

Presque résignée à ce que sa carrière d'écrivaine n'ait été qu'un «*one hit wonder*», la

demande s'il était nécessaire d'être aussi dur avec une jeune auteure», plaide à propos de son ancien alter ego Marie-Ève Lacasse. «*Mais je sais que, si cette critique m'a fait si mal, c'est parce que j'avais l'impression qu'elle était justifiée. Il n'y a rien de plus douloureux que de se sentir démasquée.*»

Pourquoi avoir publié ce livre alors? «*Le premier avait eu un très bel accueil et, sans dire de mal de XYZ, ils étaient heureux d'y aller tout de suite avec un deuxième Clara Ness*», répond la

jeune trentenaire médite néanmoins, lorsque son ancien boulot dans une boîte de publicité la lasse trop, un projet de roman qui arracherait à l'oubli Peggy Roche, styliste, journaliste de mode et compagne de François Sagan pendant plus de 20 ans.

«*Un jour, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit: «Écoute, ton projet de roman, il est tellement génial, si tu l'écris et le publie, je t'épouse.» Cette femme m'a révélé quelque chose que je savais de façon voilée en me disant: «Tu es d'abord une écrivaine, il faut que tu organises ton quotidien autour de ça.» Elle a contribué à reconnecter ce qui, en moi, avait été brisé par la vie.*»

Conclusion digne d'un conte de fées: Peggy dans les phares, premier roman signé Marie-Ève Lacasse, paraîtra en janvier 2017 chez Flammarion. Et le mariage, lui? Il aura lieu tel que promis quelques mois plus tard, en juin.

Québécoise installée à Paris. «*Il n'y a pas d'ailleur envers eux, c'est à l'artiste d'avoir la force de dire quand l'œuvre est terminée, mais je ne l'avais pas à l'époque.* Ainsi font-elles toutes, c'est un projet que je mûrissais depuis au moins cinq ans, et j'ai tout de suite voulu recommencer, sans avoir les balises de mon éditeur et sans m'offrir le recul et la profondeur de réflexion que nécessite l'exercice d'écriture. J'aurais dû d'avantage le porter, mais j'étais pressée. Je me suis menti. Chaque projet doit être enraciné dans

une nécessité vitale. Un livre, c'est une responsabilité énorme, c'est grave, c'est engageant, ça laisse une trace.»

De la pression d'être sacré écrivain tôt

«*Le processus d'accréditation comme écrivain est beaucoup plus rapide ici qu'en France, où il faut souvent deux, trois, quatre romans avec d'être reconnu comme tel*», observe Marie-Pier Luneau, coauteure d'une enquête menée en 2010 auprès de 79 auteurs québécois au sujet de leur entrée en littérature. «*C'est en partie positif, mais ça met beaucoup de pression sur les primo romanciers.*»

Parmi les principales raisons invoquées par les auteurs qui n'en demeureront qu'à une seule publication: les circonstances personnelles (le boulot, ou une vie familiale trop exigeante) ainsi que leur relation à l'éditeur. «*Ceux qui restent actifs vont souvent se réjouir qu'un éditeur les accompagne*», précise la professeure à l'Université de Sherbrooke.

«*Mais c'est quoi, au fond, arrêter de publier?*» ajoute-t-elle, manière de rappeler qu'il est toujours permis d'espérer la résurrection littéraire d'un écrivain évanoui dans la nature aussi longtemps qu'il respire toujours.

Un espoir que ne décourage pas Guillaume Vigneault lorsqu'il effleure au détour de la conversation ce manuscrit jusqu'auquel il se laisse parfois dériver. Ça parle de quoi? «*Je me contenterai de dire que j'aime bien ma première phrase.*»

Collaborateur
Le Devoir

CULTURE › LIVRES

Une époque innocente

Cees Nootboom a fait valoir le monde d'avant le terrorisme

GUYLAINE MASSOUTRE

L'écrivain néerlandais compte six décennies de publications. Dans chaque pays qui l'a traduit, on a composé de lui un portrait différent. Traduit ici de l'allemand, l'ensemble de ces textes fait valoir sa culture et son universalité.

Cees Nootboom sera-t-il un des prochains nobélisés en littérature? On le dit. *J'avais bien mille vies et je n'en ai pris qu'une* condense sa pensée du voyage, où sa notoriété s'éclaire. Rappelons que Nootboom est né à La Haye en 1933, qu'il a fait son tour du monde, en maîtrisant plusieurs genres, de la poésie à l'essai, en passant par de nombreux romans.

Voici l'occasion d'aborder sa liberté en français. Émaillé de réflexions morales ou politiques, cet essai littéraire débordé du journalisme. Comme dans *Rituels*, *Dans les montagnes des Pays-Bas*, *Le jour des morts*, *Le matelot sans lèvres*, romans parus en poche, ou encore *Hôtel Nomade* ou ses livres portant sur l'Espagne, il apparaît comme un témoin soucieux de ses sujets et de ses lecteurs.

Dans ces pages, Nootboom parle peu de lui. De son enfance, aucun souvenir. Traumaté par les bombardements qui tuèrent son père, avance-t-il, il aurait compensé cette perte par un fort désir d'inventer sa vie. Ses paysages retiennent l'attention, tant par les impressions que par les rencontres, qu'il a souvent faites accompagné de sa femme, photographe. Un succès discret est venu, puis des honneurs.

De la solidarité

Ce grand Européen a eu les yeux ouverts sur les problèmes d'aujourd'hui. Même si le terrorisme a changé le monde, il refuse aux conflits le nom de guerre des civilisations: «*Et si tant est qu'il existe un début de solution, il ne peut résider que dans l'abolition de notre invraisemblable méconnaissance réciproque.*» De quoi la richesse culturelle se nourrit-elle? Voyez le syncrétisme jadis établi à Cordoue, les grandes transmissions arabes, et maintenant l'entraide entre les personnes et les peuples. Sensible aux bonnes relations



Selon Nootboom, Berlin est la ville qui a le mieux effacé le triomphe des haines par leur «lente usure».

dans les capitales multiculturelles, il y discerne mille vies possibles, y compris celle des morts. Ainsi, en pensant concrètement les sentiments et les émotions, il fait revivre l'histoire. Berlin est la ville qui a le mieux effacé, à ses yeux, le triomphe des haines par leur «lente usure».

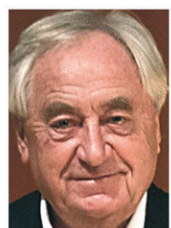
La connaissance réciproque

Suivons-le à Buenos Aires, se perdant dans «*l'atmosphère nerveuse*» du continent et multipliant les comparaisons. Quel plaisir! Budapest, Rabat, Paris, Dallas, Qom, New York, il en donne la perspective. «*Quand j'ai fini la cathédrale, je compose la symphonie*», écrit-il en poète dans *Riches heures*. Fantaisie ou vérité, ses notes sont claires et précises.

Nootboom incarne la paix et reflète la diversité du monde. Au Japon, à Macao, à Lisbonne, à Ispahan, à Florence, inlassable et insatiable, il consigne: «*Certains endroits détiennent un pouvoir qui éveille l'envie de voyager.*» Les frontières sont autant de ponts, «*une trace sur du sable blanc*». Lire les signes discrets en les franchissant, c'est bâtir un peu d'éternité en beauté.

Plusieurs textes sont inédits en français. Par exemple, son hommage aux journaux, si accessibles, vante ce qui décloisonne l'esprit local; en même temps, dit-il, un voyageur y dénicher aisément la vigueur du lieu. Dans cette veine, la traduction française de Philippe Noble, passée par le double filtre allemand et

ODD ANDERSEN AGENCE FRANCE-PRESSE



Cees Nootboom

néerlandais, a été rajeunie. Une chronologie de sa vie a été ajoutée à l'édition originale. Cet écrivain de l'environnement a privilégié une posture d'ombre pour faire corps avec les lieux. Trotteur que découvrir émerveille, il a noté ses observations, si bien que, instruit de neuf, à chaque départ, il a su déplacer ses centres d'intérêt et multiplier les lecteurs.

Collaboratrice

Le Devoir

J'AVAIS BIEN MILLE VIES ET JE N'EN AI PRIS QU'UNE

Cees Nootboom
Textes choisis et présentés par Rüdiger Safranski
Traduit de l'allemand par Philippe Noble
Actes Sud
Arles, 2016, 184 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une saga brumeuse

Les filles de l'Allemand: un roman historique qui mélange les genres et les générations

CHRISTIAN DESMEULES

Alfred Waldemar von Janowski, un paysan du Nouveau-Brunswick d'origine allemande, dégingandé et solitaire, était particulièrement doué avec les animaux. Tout le monde appelait cet homme froid «*l'Étranger*» ou «*le Rachitique*». Marié en 1918 avec une fille de Forks à qui il fera cinq enfants avant qu'elle ne meure noyée, il a ensuite vite saisi la chance de se joindre à un cirque qui passait par là. En 1930, prenant le large avec l'une de ses jumelles, Marguerite, il abandonne l'autre, Rose, chargée du reste des orphelins. Peu de temps après, il deviendra manchot à la suite du déraillement d'un train.

Les filles de l'Allemand, le premier roman d'Annie-Claude Thériault, s'intéresse à son propre destin tordu et à celui de sa descendance.

À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, venu de Lavallette au Nouveau-Brunswick, Louis Hébert, officier dans l'armée canadienne spécialiste des messages codés, est envoyé en mission secrète près des fameux abattoirs de la Villette, à la limite nord-est de Paris. Il doit y modifier des machines à écrire afin de tromper les Allemands.

Après une dizaine d'années sur les routes, ayant lui aussi traversé en Europe avec sa fille Marguerite, qu'il ne quitte jamais d'une semelle, on ne s'étonnera pas non plus de voir le Rachitique, personnage sans morale, peu subtile incarnation du mal, offrir son aide aux forces d'occupation allemandes. Les deux personnages vont y croiser un couple d'anciens propriétaires de cirque: un nain qui a la bosse des affaires et une mère maquerelle.

Après quelques aventures,

Louis Hébert va recueillir dans les abattoirs un bébé naissant presque au moment où sa femme, de l'autre côté de l'Atlantique, accouche d'un enfant mort-né. Rose, fille de l'Allemand, prendra soin de la petite Mai comme si elle était sa propre fille. En septembre 1943, revenu au Canada dans un sous-marin allemand dans le but d'infiltrer



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Annie-Claude Thériault est professeure de philosophie au collège Montmorency.

les Alliés, Janowski trouvera la mort dans la grange de Rose et Louis Hébert.

En 2005, au fil de leurs allers-retours entre Montréal et Lavallette, Émy et Lily, vraies jumelles, orphelines après la mort de leurs parents dans un accident de voiture, vont découvrir une partie de la vérité sur la naissance de leur tante Mai. Sans jamais soupçonner, toutefois, l'ampleur réelle de ce qu'elles ignorent. Vous suivez toujours?

Histoire de filiations secrètes et intriquées, tantôt aussi roman d'espionnage ou de cirque, saga familiale brumeuse toute en zigzags, *Les filles de l'Allemand* nous offre parfois de courtes envolées poétiques et d'intéressantes connaissances sur la nature ou les travaux de la ferme.

Mais qui trop embrasse mal étirent. Et d'une génération à l'autre, Annie-Claude Thériault multiplie les personnages auxquels il est difficile de s'intéresser longtemps, nous laissant avec une épuisante impression de zapping. La succession des tragédies qui les frappent finit presque par faire sourire. Et la chronologie souvent floue sectionne le mince fil qui nous accrochait encore à ce roman qui manque de finition.

Collaborateur

Le Devoir

LES FILLES DE L'ALLEMAND

Annie-Claude Thériault
Marchand de feuilles
Montréal, 2016, 360 pages

L'érudition jubilatoire de Timothée Picard

CHRISTOPHE HUSS

Combien de fois dans votre vie la lecture d'un ouvrage sur l'art ou la musique vous donne-t-elle l'envie récurrente de bondir de votre fauteuil en criant: Bien vu! *La civilisation de l'Opéra* de Timothée Picard est l'une de ces rares et précieuses occasions.

Pour évacuer le sujet d'emblée, je ne vais pas faire semblant d'être neutre. Il y a une vingtaine d'années, j'ai accueilli l'auteur de ce livre, alors étudiant, dans l'équipe du magazine musical *Répertoire*, que je dirigeais à Paris. Jamais je n'ai regretté cette confiance et j'ai pu admirer la perspicacité intellectuelle, l'érudition et la finesse d'analyse de Timothée Picard à un niveau que l'on croise assez peu souvent dans une génération.

Aujourd'hui, Picard est professeur de littérature générale et comparée à l'Université de Rennes et membre de l'Institut universitaire de France. Son savoir semble être devenu exponentiellement encyclopédique.

À vrai dire, j'ai longuement reporté ce commentaire de *La civilisation de l'Opéra* même si mon coup de foudre pour le livre fut immédiat. C'est que je ne savais pas vraiment quelle image utiliser pour le caractériser. Puis m'est venue la représentation du chaudron de potion magique dans *Astérix*.

La potion, mélange indéfinissable qui amène à un «état supérieur», est, au cœur du propos, de nous montrer comment le monde de l'opéra et son imaginaire marquent la culture occidentale. Le chaudron, le contenant, c'est le roman de Gaston Leroux *Le fantôme de l'opéra*, publié en 1910



L'auteur chemine à travers le «fantôme de l'opéra», qui loge à l'Opéra Garnier de Paris.

et qui a pour théâtre, en une révélatrice unité de lieu, l'Opéra Garnier à Paris.

C'est à travers *Le fantôme de l'opéra* que Picard chemine entre littérature et opéra, abordant autant le mystère de la voix et le statut des femmes à l'opéra que la fantasmagorie dans l'art lyrique, la société au XIX^e siècle, les mythes et, bien sûr, le cinéma, puisque *Le fantôme de l'opéra* fut régulièrement transcrit sur pellicule dès 1925. Le brio, je dirais même le miracle, de *La civilisation de l'Opéra* est que tout est abordé et mis en relation, comme par magie.

L'opéra en lui-même, en tant qu'édifice, est un lieu de mémoire. Et dans nos mémoires:

qu'est-ce qui sédimente et pourquoi? Où sont nos propres fantômes, les référents qui marquent nos appréciations?

La partie la plus inattendue du livre d'un auteur «*déambulant dans les souterrains et les caveaux humides de notre culture*» est assurément la troisième et dernière dans laquelle une érudition cinématographique non moins impressionnante vient se greffer aux autres. Car l'opéra reste partout dans nos vies. D'ailleurs, pourquoi la comédie musicale la plus fameuse de tous les temps a-t-elle pour cadre l'opéra?

«*Tu veux du spectacle? Va à l'opéra!*» Qui dit cela? Tom Cruise dans *Mission: impossible - Rogue Nation* (2015)! Et

c'est ainsi que se termine le livre: «*Aux accents de Turandot de Puccini et sur fond d'hommage à Hitchcock — comme à toute la filmographie du Fantôme — s'ouvre à ces mots une scène d'une dizaine de minutes qui scelle de la manière la plus virtuose et la plus convaincante qui soit les noces éblouissantes de l'Opéra et du blockbuster devenu l'espace d'un instant une seule et même chose.*»

Le Devoir

LA CIVILISATION DE L'OPÉRA
SUR LES TRACES D'UN FANTÔME
Timothée Picard
Fayard
Paris, 2016, 728 pages

P Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 1 ^{er} au 7 août 2016			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT	NO DE SEMAINES
▼ Romans québécois			
1	Vrai ou faux	Christine Brouillet/Druide	1/9
2	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	2/18
3	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	3/16
4	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilics	Anne Robillard/Wellan	4/12
5	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	7/12
6	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descende...	Anne Robillard/Wellan	6/13
7	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	5/17
8	Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis	10/2
9	Les maisons	Fanny Britt/Cheval/Édit	-/1
10	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis	8/9
▼ Romans étrangers			
1	Crossfire • Tome 5 Exalte-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	1/5
2	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	2/20
3	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/10
4	L'insomnie	John Grisham/Lattès	6/13
5	L'horizon à l'envers	Marc Levy/Robert Laffont	5/26
6	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	4/10
7	Un été pour tout changer	Brenda Bowen/City	7/3
8	Le temps est assassin	Michel Bussi/Presses de la Cité	-/1
9	L'amie prodigieuse	Elena Ferrante/Gallimard	8/6
10	Le dompteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	9/4
▼ Essais québécois			
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	1/43
2	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	-/1
3	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Dani Yvan Bédard Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	2/14
4	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	4/13
5	La médiocratie	Alain Deneault/Lux	8/4
6	Les passagers clandestins. Métaphores et...	Iank Marci/Somme toute	3/7
7	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	-/1
8	La dure école	Normand Baillargeon/Leméac	7/2
9	Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes...	Fabien Cloutier/Lux	5/2
10	Le point sur la langue	Louis Cornélius/VLB	-/1
▼ Essais étrangers			
1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/29
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/25
3	Le plus et le moins	Erri De Luca/Gallimard	-/1
4	Les Trumperies. Le meilleur du pire de Donald...	François Durpaire Kevin Picciau/Édit	4/7
5	Demain, un nouveau monde en marche	Cyril Dion/Actes Sud	-/1
6	Histoire du silence. De la Renaissance à nos...	Alain Corbin/Albin Michel	6/3
7	Un été avec Victor Hugo	Guillaume Gallienne Laura El Makki/Équateurs	-/1
8	Le code secret de l'univers	Griehka Bogdanoff Igor Bogdanoff/Albin Michel	-/1
9	Ivres paradis, bonheurs héroïques	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	3/3
10	La vie intense. Une obsession moderne	Tristan Garcia/Autrement	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

CULTURE › LIVRES

Faut-il voter différemment ?

LOUIS CORNELIER



Le débat sur la réforme du système électoral revient sans cesse dans l'actualité. Il est vrai que notre mode de scrutin pluralitaire (le candidat qui obtient le plus de votes dans une circonscription est élu, même s'il n'obtient pas plus de la moitié des votes), aussi appelé « *uninominal majoritaire à un tour* », a des défauts.

À l'élection fédérale de 2015, par exemple, le Parti libéral du Canada a obtenu 39,5% des votes, ce qui lui a valu 54% des élus. Dans les provinces de l'Atlantique, le Parti conservateur, avec 19% des votes, n'a fait élire aucun député. Un parti peut même obtenir moins de votes qu'un autre et former malgré tout le gouvernement, comme ce fut le cas, au Canada, en 1979, et au Québec, en 1998. Ce mode de scrutin entraîne donc un problème de représentativité parfois choquant. Justin Trudeau a d'ailleurs promis de le réformer avant la prochaine élection de 2019. À Ottawa, un comité parlementaire se penche actuellement sur les meilleures options de réformes possibles.

Professeur de science politique à l'Université Laval, Jean-Pierre Derriennic est convaincu que « *ce système électoral nuit gravement à l'égalité entre les citoyens du Canada et limite la possibilité pour eux d'exercer une influence effective sur la façon dont ils sont gouvernés* ». Il présente donc, dans *Un meilleur système électoral pour le Canada*, d'intéressantes propositions de réforme du mode de scrutin, valables autant pour le Québec que pour le palier fédéral.

Une réforme nécessaire

Le sujet n'est pas particulièrement sexy et intéresse surtout les experts. Devant la complexité de la chose, bien des citoyens décrochent. Le système actuel, après tout, ne va pas si mal, se disent-ils. Derriennic insiste pourtant sur l'importance de cette « *question qui nous concerne au plus haut point, puisque les élections sont le principal instrument à notre disposition pour exercer une influence sur la façon dont nous sommes gouvernés* ».

La complexité de l'enjeu, ajoute le politologue, n'est d'ailleurs pas si grande. Il s'engage à en faire la démonstration



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Jean-Pierre Derriennic présente d'intéressantes propositions de réforme du mode de scrutin, valables autant pour le Québec que pour le Canada.

en moins de 100 pages, qui se lisent en deux heures. Son essai est, en effet, clair et pédagogique, mais il exige une attention soutenue et probablement plus trois heures que deux d'effort intellectuel.

L'actuel mode de scrutin uninominal et pluralitaire permet d'obtenir des gouvernements stables et fonctionne bien quand seulement deux partis sont en lice (bipartisme). Il entraîne toutefois, on l'a vu, un déficit de représentativité quand les partis sont plus nombreux, comme c'est le cas aujourd'hui au Canada et au Québec.

Dans ces conditions, les élus le sont la plupart du temps sans obtenir une majorité de voix (le vote se divise) et des partis qui obtiennent un important pourcentage du vote ne font élire que très peu de candidats, ce qui donne l'impression à de nombreux électeurs que leur vote ne sert à rien.

Plusieurs solutions de rechange existent, explique Derriennic. Le vote préférentiel en est une. Dans ce système, les circonscriptions demeurent les mêmes. Toutefois, au moment du vote, l'électeur indique un ordre de préférence entre les candidats (de 1 à 5, par exemple). Si un candidat obtient plus de la moitié des premières préférences, il gagne. Si ce n'est pas le cas, « *on reprend les bulletins en faveur de celui qui a obtenu le moins de premières préférences et on les répartit entre*

les autres candidats selon les deuxièmes préférences indiquées sur chaque bulletin ».

On procède de cette manière jusqu'à ce qu'un candidat obtienne une vraie majorité. L'élu devient ainsi plus représentatif. Les partis, de plus, ont moins tendance à cultiver les antagonismes puisqu'ils sont conscients de la nécessité de récolter des deuxièmes et même des troisièmes préférences pour gagner. Ce système, très simple, est séduisant. Pour Derriennic, son adoption constituerait une avancée démocratique.

La représentation proportionnelle

Une autre solution de rechange est la représentation proportionnelle. En cette matière, les options sont nombreuses. Retenons, pour aller vite, qu'il s'agit de faire correspondre, en gros, le nombre d'élus d'un parti au pourcentage de votes obtenus. On donne ainsi du poids à chaque voix et on augmente la représentativité des élus. On vote moins, dans ce système, pour un candidat que pour un parti (encore que les deux peuvent se combiner).

Toutefois, avec un tel système, un seul parti obtient rarement une majorité d'élus, ce qui fait en sorte d'imposer la formation de gouvernements de coalition. Ces derniers, disent les critiques de ce système, sont plus instables et donnent souvent un poids

démésuré à de petites formations politiques sollicitées pour en faire partie.

Derriennic expose de très éclairante manière les tenants et aboutissants de ces divers systèmes, sans cacher sa préférence pour une réforme qui combinerait la représentation proportionnelle modérée et le vote préférentiel. Ses arguments en faveur du vote préférentiel s'avèrent particulièrement convaincants.

Ses réflexions sur les divers modes de représentation proportionnelle, très stimulantes, indiquent toutefois, malgré lui, la complexité d'une réforme en ce sens, ce qui limite ses chances de succès. Au passage, le politologue suggère aussi de tenir le vote le dimanche (au lieu du lundi) et explique pourquoi le vote en ligne est une fausse bonne idée.

Publié en édition bilingue tête-bêche — en français dans un sens, en anglais dans l'autre —, un choix éditorial pour le moins douteux (qui lira les deux versions?), ce bref essai est un modèle de vulgarisation scientifique et s'avère une riche contribution au débat public.

louisco@sympatico.ca

UN MEILLEUR SYSTÈME ELECTORAL POUR LE CANADA/A BETTER ELECTORAL SYSTEM FOR CANADA
Jean-Pierre Derriennic
PUL
Québec, 2016, 84 et 68 pages

POLAR

Clandestins pris au piège

MICHEL BÉLAIR

Quel plaisir de revoir le commissaire Kémal Fadil, du district de la Marine d'Oran. Sa première enquête publiée en début d'année (*Le Français de Roseville* chez le même éditeur) nous avait fait découvrir un inspecteur de police humaniste... et surtout un écrivain particulièrement doué parlant de l'Algérie comme personne ne sait le faire.

Cette deuxième histoire, qu'il faut situer quelques années avant la première, vient confirmer de belle façon ce que l'on devinait déjà. Malgré son sujet douloureux, voilà un livre qui fera le bonheur de votre été par la finesse de son écriture et par les personnages plus vrais que nature sur lesquels il repose.

Double et même trame

On suivra ici deux trames narratives se développant en parallèle et s'entrecoupant tout au long du livre. Elles sont imprimées en caractères différents et le lecteur passe de l'une à l'autre à plusieurs reprises; elles se réuniront avec la conclusion de l'enquête.

D'abord, dans un premier temps sur la plage de la baie des Aigades près de Bouisseville, Ahmed Tiab nous fait rencontrer un personnage touchant, vieux clodo rejeté par toutes les marées, qui fait griller le poisson qu'il attrape en compagnie d'étranges compagnons venus du cœur du continent noir. C'est grâce à lui qu'on devinera — tout comme le commissaire Fadil d'ailleurs — l'existence d'un improbable trafic de migrants clandestins basé dans la région.

Plus loin, et presque en même temps, le lecteur est plongé en Afrique noire, au Niger, dans le pénible quotidien d'Ali et de Fatou, deux adolescents décidés à quitter l'enfer sans issue dans lequel ils se voient condamnés à vivre pour gagner l'Europe. L'amorce de cette partie de l'intrigue est un peu faible, irréaliste et cousue de fil blanc. Mais tout commencera à prendre un peu de consistance lorsque Fatou et Ali se mettront à remonter vers le Nord une fois quitté leur village misérable... Ce qui implique d'abord de traverser la frontière

algérienne, d'affronter le désert, et surtout de faire confiance à des passeurs, ce qui ne va pas de soi. Au bout d'un long et difficile périple, piégé entre le désert et la mer, Fatou sera la seule à parvenir à Oran.

Pendant ce temps, Kémal Fadil et sa petite équipe avancent à pas de tortue, gênés par les privilèges bien réels de la classe militaire même une fois retraitée. Malgré les embûches, l'enquête identifie quelques suspects, dont un précieux gardien de bateaux; le commissaire comprend qu'il faut agir vite avant qu'un autre convoi prenne le large pour Melila ou Alicante une fois la mer calmée.

En épluchant les maigres indices qu'il a en main, il remonte jusqu'à Marseille et entre pour la première fois en contact avec l'enquêteur Franck Massonnier. L'affaire implique aussi un imam fondamentaliste qui finance le voyage de jeunes combattants vers la Syrie: il avouera tout confronté au témoignage de son frère, le gardien de bateau. Le triangle est bouclé; une partie de l'argent remis par les clandestins aux passeurs sert au djihad...

On résume, bien sûr; le récit est beaucoup plus touffu, les personnages beaucoup plus complexes et, surtout, la vie des Oranais est immensément plus riche et diversifiée que le laisse deviner le fil de l'intrigue. Mais il y a d'abord et avant tout que l'écriture d'Ahmed Tiab est aussi séduisante que dans son premier opus; l'Algérie et les Algériens dont il nous parle cassent le moule habituel et s'inscrivent dans une sorte de douceur nonchalante que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.

On retiendra surtout que c'est dans cette histoire que le commissaire Fadil rencontre sa Fatou et son ami Massonnier, deux personnages que l'on connaît depuis *Le Français de Roseville* et avec lesquels, on le devine et on le souhaite tout autant, on le reverra bientôt.

Collaborateur
Le Devoir

LE DÉSERT OU LA MER

Ahmed Tiab
Laube/Noire
Avignon, 2016, 285 pages

La face québécoise de l'Amérique

Le sociologue Jacques Noël dévoile l'influence mondiale de notre diaspora

MICHEL LAPIERRE

Celle qui pourrait devenir présidente des États-Unis, Hillary Clinton, née Rodham, descend par les femmes de l'apothicaire parisien Louis Hébert, le premier colon de Québec, et d'un pionnier de Montréal, Nicolas Godé (nom devenu Gaudet au fil des générations). En 2011, elle a d'ailleurs aperçu la face québécoise occulte de l'Amérique en visionnant en direct, à la Maison-Blanche, l'assassinat de Ben Laden auquel prenait part Matt Bissonnette.

Hillary Clinton et Matt Bissonnette figurent parmi plus de 80 personnalités, surtout américaines, dont des ancêtres vécurent dans la vallée du Saint-Laurent ou parfois en Acadie, que le sociologue et journaliste Jacques Noël présente, avec autant de savoir généalogique que de verve, dans son essai *La diaspora québécoise*. Il s'agirait d'un exercice futile consacré à des gens dont beaucoup connaissent à peine le Québec et ne parlent nullement français si la dimension mythique du phénomène ne ressortait pas.

À l'exemple de l'anthropologue Serge Bouchard qui a tant valorisé notre diaspora, Noël donne à son livre un sens capital: « *Voir autrement notre place en Amérique* ». Il revient sur Jack Kerouac, dont les



JEROME YULSMAN-GLOBE

Jack Kerouac, dont les racines québécoises étaient déjà bien connues, en exprima le plus intensément la résonance affective.

racines québécoises étaient déjà bien connues et qui, en tant qu'écrivain novateur, en exprima le plus intensément la résonance affective. En outre, il nous révèle des cousins inconnus qui contribuent à façonner la légende très actuelle et très populaire du continent, sinon du monde.

« *Yes, we can!* », le slogan progressiste de Barack Obama qui témoigne que, si un Noir

peut devenir l'homme le plus puissant de la planète, une foule de choses devraient aussi changer, a été forgé par son rédacteur de discours Jon Favreau, natif du Massachusetts, dont les ancêtres avaient vécu à Boucherville. Parmi ceux de David Plouffe, l'organisateur qui a fait élire Obama à la présidence des États-Unis en 2008, deux s'étaient mariés à Sorel en 1847.

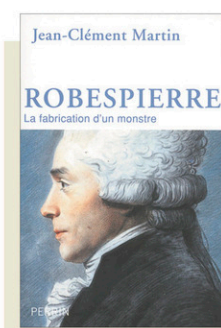
L'ascendance québécoise ne connaît d'ailleurs pas de frontières raciales. En plus d'ancêtres noirs louisianais, Beyoncé, la star mondiale de la chanson, descend de Pierre-François Olivier, marié à Trois-Rivières à Joséphine Duplessis en 1749. Elle affiche fièrement l'accent aigu de son nom, à la différence de Céline Dion qui, aux États-Unis, cache le sien.

De toutes les personnalités choisies par Noël, la romancière Annie Proulx, née au Connecticut en 1935, est celle qui a le mieux saisi l'étrange abîme de la marginalité québécoise en Amérique. Elle écrit: « *La séparation de la tribu originelle crée une solitude profonde qui croît avec les années.* »

Sa nouvelle *Brokeback Mountain*, publiée en 1997 et adaptée au cinéma, sur deux cow-boys mariés ayant eu, dans la société macho des années 1960 au Wyoming, une liaison homosexuelle qui finira en tragédie, pourrait, par une subtile transposition, refléter quelque chose de la singularité subliminale d'un Québec émiétié à travers le continent.

Collaborateur
Le Devoir

LA DIASPORA QUEBÉCOISE
Jacques Noël
GID
Québec, 2016, 318 pages

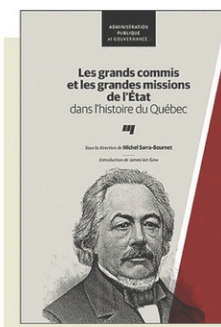


HISTOIRE

ROBESPIERRE
LA FABRICATION D'UN MONSTRE
Jean-Clément Martin
Perrin
Paris, 2016, 367 pages

Le révolutionnaire français Maximilien de Robespierre a donné son nom à une rue de Repentigny et à une « place » de Brossard. Cet honneur lui a toutefois été refusé par Paris, sa ville d'adoption. La paisible banlieue montréalaise serait-elle un repaire de Jacobins? « *On discute toujours âprement pour savoir s'il est l'inventeur de l'idéal révolutionnaire ou l'initiateur du totalitarisme* », explique Jean-Clément Martin dans cette nouvelle biographie du modeste avocat devenu « *dictateur à titre posthume* ». Au-delà du sang de la terreur qui lui colle à la peau, l'Incorruptible est d'abord un « *révolutionnaire d'assemblée* » favorable à la destitution des élus par le peuple. C'est d'ailleurs ce qui a précipité sa chute cinq ans après la prise de la Bastille. « *Il occupe une place exorbitante et menaçante, mais aussi étonnamment fragile* », conclut l'auteur de cet essai résolument politique purgé des habituelles analyses « *psychologisantes* » de l'antihéros de la Révolution.

Dave Noël



HISTOIRE

LES GRANDS COMMIS ET LES GRANDES MISSIONS DE L'ÉTAT DANS L'HISTOIRE DU QUÉBEC
Sous la direction de Michel Sarra-Bournet
Presses de l'Université du Québec
Québec, 2016, 277 pages

L'image que nous avons de la fonction publique est meublée de cubicules de tapis cordés dans des bâtiments sinistres. Cette vision angoissante ne rebute pas les auteurs de ce collectif qui dépoussièrent la carrière des grands commis de la technocratie québécoise. La machine gouvernementale n'a pas toujours été tentaculaire. En 1867, elle ne comptait qu'une centaine de fonctionnaires, soit autant qu'à la fin du Régime français. Les sous-ministres pouvaient user la même chaise pendant plus de quatre décennies. Ce que l'on appelait le « *service civil* » n'a pris de l'ampleur qu'avec la Révolution tranquille réalisée par quatre ministres, une vingtaine de fonctionnaires et autant de chansonniers, comme aimait le répéter Jacques Parizeau, le plus célèbre mandarin d'une époque où tout était à bâtir.

Dave Noël